

Nombreuses
réponses au
questionnaire
du M. R. A. P.

Droit et Liberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

UN GRAND DEBAT EST OUVERT

à la veille
de la
**JOURNÉE
NATIONALE**
contre le racisme
l'antisémitisme
et pour la Paix
**DIMANCHE
12 MAI
A L'U.N.E.S.C.O.**

A U lendemain même de la parution de notre dernier numéro, les questionnaires qui s'y trouvaient encartés commençaient à parvenir au siège du M.R.A.P., dûment remplis par nos lecteurs. Depuis, ils n'ont cessé d'affluer, et il n'est pas de jour où le courrier n'en apporte un certain nombre. D'ores et déjà, on peut donc dire que les antiracistes accueillent avec un vif intérêt l'enquête lancée par notre Mouvement à l'occasion de la Journée Nationale contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix.

Cette Journée — la 14^e depuis 1949 — revêtira, de ce fait, une importance toute particulière. On ne pouvait en effet la concevoir plus démocratique, puisque tous les Français de bonne volonté sont appelés à y prendre, ainsi, une part active. Chacun peut apporter dès maintenant son point de vue sur les manifestations et les formes actuelles du racisme, ses causes et les moyens de le combattre : il en sera tenu compte soigneusement dans l'élaboration des rapports, dans le déroulement des débats, dans la mise au point des résolutions finales.

Et déjà, il faut le souligner, les résultats dépassent tous les espoirs, non seulement par la multiplicité des réponses, mais aussi par leur contenu irremplaçable et l'enrichissement qu'elles constituent pour notre action. On en lira, page 5, une première analyse qui, bien que sommaire, peut déjà donner une idée du sérieux et de l'effort constructif dont témoignent nos correspondants.

Hâtez-vous de répondre, si vous ne l'avez déjà fait, pour contribuer, vous aussi, au succès de la Journée Nationale. Et venez nombreux, le dimanche 12 mai, à ces grandes assises de la France antiraciste.

Il y a 20 ans

LE GHETTO DE VARSOVIE

C OUP de tonnerre dans le ciel sombre de l'Europe asservie, le 19 avril 1943, le ghetto de Varsovie, symbole de l'oppression raciste hitlérienne, s'insurgeait. Sur ordre du Führer, le général S.S. Stroop avait décidé de raser ce quartier, où depuis 1940, des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants avaient péri, derrière la haute muraille édifiée pour les couper du monde.

Mais dans cet enfer morne et sanglant, des résistants courageux avaient trouvé, douloureusement, le chemin de l'union et de la lutte, affirmant, face à la barbarie nazie, leur dignité, leur héroïsme.

Stroop pensait en finir en quelques heures. Il dut bientôt appeler des renforts, et ce combat inégal, premier soulèvement armé d'une population que les forces allemandes aient dû affronter depuis le début de la guerre, dura près d'un mois — exemple exaltant pour tous ceux qui subissaient le joug de l'occupation.

On lira en page centrale l'article qu'a bien voulu écrire pour notre journal, à l'occasion de ce 20^e anniversaire, le grand écrivain polonais Stanislaw Wygodzki. Afin de faire comprendre ce qu'était le ghetto, nous avons reproduit en outre deux témoignages fort différents : celui d'Emmanuel Ringelblum qui, de l'intérieur, tint un journal quotidien, rassembla de précieux documents, retrouvés sous les ruines après la guerre; celui, d'autre part, de l'écrivain italien Malaparte, mettant à nu l'état d'esprit des « seigneurs » nazis.

Cet événement majeur qu'est l'insurrection du ghetto de Varsovie sera commémoré cette année avec éclat dans la capitale polonaise. En France auront lieu d'importantes manifestations : grand meeting à l'Alhambra, à Paris, le mercredi 17 avril à 20 h. 30; défilé au Mémorial du Martyr Juif Inconnu, le dimanche 21 avril à 10 h. 30. Le M.R.A.P. figure parmi les multiples organisations de toutes tendances qui ont organisé ces manifestations. Il est aussi à l'origine de plusieurs soirées prévues en province, notamment celle de Lille, qui aura lieu le 24 avril, sous la présidence de Pierre Paraf, président de notre Mouvement.

**DANS CE
NUMÉRO :**

- Stanislaw WYGODZKI : Un certain jour : le 19 avril 1964 (page centrale).
- Jean GEOFFROY : Alerte aux droits de l'homme dans les D.O.M. (page 7).
- Un récit inédit de Joe BOUSQUET : Témoignage (page 16).

- AFFAIRE POUJADE : jugement d'appel le 25 avril (page 11).
- Marie-Eve BENHAIEM : Les mineurs contre les discriminations raciales (page 6).
- Roger MARIA : La tension monte en Afrique du Sud (page 3).
- Guy DORNAND : Le printemps des arts (page 15).

Rage raciste en Alabama

Les chiens
policiers
lancés
contre les noirs

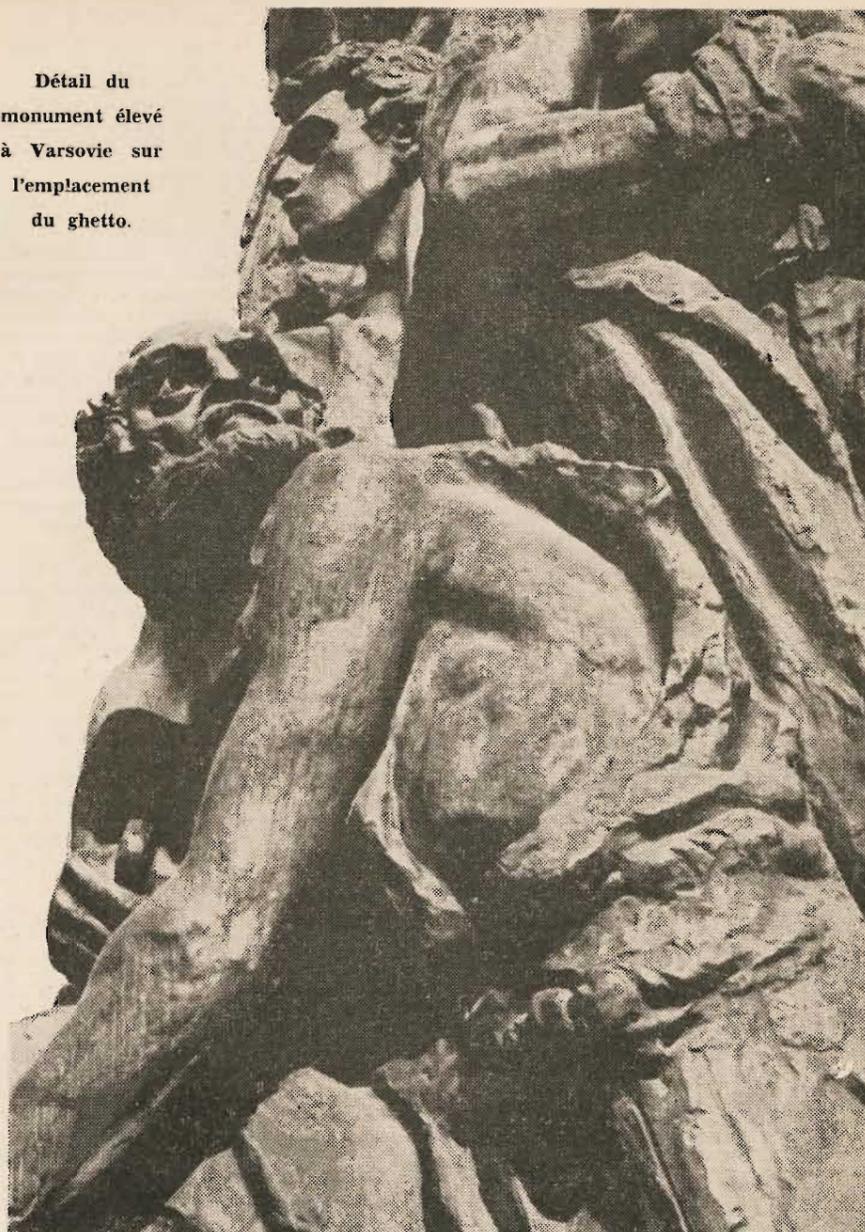
D'ATROCES images, transmises par la télévision et la presse, nous parviennent de l'Etat d'Alabama, au cœur du Sud ultra-raciste des Etats-Unis. Des hommes — des noirs — jetés à terre, et des chiens policiers, furieux, les déchirant de leurs crocs. On a peine à croire que de tels faits soient encore possibles aujourd'hui, dans un pays moderne. Ainsi va la rage raciste.

C'est sous le signe de la non-violence, pourtant que les noirs de Birmingham manifestaient. Ils réclamaient la plus élémentaire justice : que cesse la ségrégation dont ils sont victimes, et surtout qu'ils puissent s'inscrire, étant citoyens, sur les listes électorales, conformément aux déclarations faites récemment par le président Kennedy.

Cela, le gouverneur de l'Alabama, George Wallace, et les gros propriétaires de plantations qui le soutiennent, ne veulent pas le permettre. Ils ont voulu mettre fin à cette « agitation » où ils voient une menace. « Regardez courir ces beaux chiens. Nous les entraînons pour ça : le maintien de l'ordre », a déclaré le chef de la police, Eugène Connor, assistant

(Suite page 2.)

Détail du
monument élevé
à Varsovie sur
l'emplacement
du ghetto.



Ce mois-ci...

13-III. — Georges Bousquet, de l'O.A.S. et de « Rivarol », condamné à 10 ans de réclusion par la Cour de Sécurité de l'Etat.

16-III. — Découverte en Norvège d'une organisation para-militaire néo-nazie, qui avait constitué un important arsenal, et dont le repaire était orné de croix gammées.

17-III. — Deux mille personnes, défilent dans les rues de Londres s'élèvent CONTRE L'ENVOI D'ARMES BRITANNIQUES au gouvernement raciste de l'Afrique du Sud.

18-III. — L'explosion d'une bombe atomique nucléaire française au Sahara provoque de vives protestations, notamment en Algérie et en Afrique noire.

20-III. — Trois des plasticiens qui rendirent aveugle la petite Delphine Renard en février 1962 condamnés à 20 ans de prison par la Cour de Sécurité de l'Etat, qui leur accorde les circonstances atténuantes.

21-III. — Bombe à Londres au siège du « Jewish Chronicle », organe de la communauté juive de Grande-Bretagne.

• Neuf tueurs et plasticiens de l'O.A.S., coupables de l'assassinat de nombreux Algériens, jugés par la Cour de Sécurité de l'Etat : 5 condamnations à la réclusion (3, 5, 6 et 7 ans), 3 acquittements et 1 sursis.

22-III. — Encore deux Africains condamnés à mort, un troisième à 25 ans de prison et 17 autres à 20 ans, en Afrique du Sud, en raison de leur action contre le régime d'apartheid.

• Deux observateurs soviétiques, qui avaient apporté au tribunal de Coblenz des documents prouvant la culpabilité du nazi Georg Heuser, actuellement jugé, se voient retirer leur autorisation de séjour par le ministre des Affaires étrangères de Bonn.

24-III. — Attentat à la bombe contre une villa habitée par une famille noire à Birmingham (Alabama).

25-III. — Georges Bidault, chef suprême de l'O.A.S.-C.N.R., quitte l'Allemagne pour le Portugal.

26-III. — Un noir de 40 ans, James Howard, tué d'un coup de fusil à travers la fenêtre de sa chambre à coucher à Richmond (Virginie), aux Etats-Unis. Quatre autres noirs ont été tués dans les mêmes conditions et sept autres blessés depuis quelques mois.

28-III. — Poujade jugé en appel à Limoges POUR SES ECRITS ANTISEMITES.

29-III. — Le gouvernement algérien décide que les entreprises abandonnées par les Européens ayant quitté le pays, seront désormais gérées par les travailleurs.

30-III. — Six anciens S.S., gardiens du camp de concentration de Kulmhof, condamnés par le tribunal de Bonn à des peines de 3 à 15 ans de prison. Six autres sont acquittés. 150.000 juifs avaient trouvé la mort dans ce camp.

• Plusieurs grands domaines agricoles nationalisés en Algérie.

31-III. — Elections législatives en Rhénanie-Palatinat : le parti du chancelier Adenauer perd la majorité absolue.

2-IV. — M. Thant, secrétaire général de l'O.N.U., exprime son inquiétude devant la poursuite de la politique raciste en Afrique du Sud, en dépit des 28 résolutions adoptées depuis 1948 pour condamner cette politique.

• Manifestation raciste à Clarksdale (Mississippi) contre l'inscription des noirs sur les listes électorales.

3-IV. — Accord entre les syndicats et les Charbonnages de France mettant fin à la grève des mineurs, commencée depuis plus d'une mois.

• Quinze noirs, arrêtés à Greenwood (Mississippi) : ils allaient se faire inscrire sur les listes électorales.

4-IV. — Le comité de décolonisation de l'O.N.U. condamne une nouvelle fois le Portugal pour sa politique raciste et colonialiste dans ses territoires africains.

5-IV. — 70 noirs, accusés d'appartenir à l'organisation « Poqo » arrêtés à Johannesburg (Afrique du Sud).

6-IV. — 42 noirs arrêtés à Birmingham (Alabama) : ils manifestaient contre la ségrégation raciale.

• A Cambridge (Maryland, U.S.A.), 44 antiracistes, noirs et blancs, arrêtés.

• Treize Africains condamnés à 15 ans de prison en Afrique du Sud, pour « menées subversives ».

7-IV. — A Birmingham (Alabama) LA POLICE LANCE DES CHIENS CONTRE DES NOIRS qui manifestaient silencieusement contre la ségrégation raciale à la sortie d'une église.

• Manifestations antiracistes à Greenwood (Mississippi) pour l'inscription des noirs sur les registres électoraux.

8-IV. — A King-William (Afrique du Sud), la police a tiré sur des noirs qui manifestaient contre la ségrégation. Un blessé. Onze arrestations.

• Bidault et son secrétaire, Guy Ribeaud, quittent Lisbonne pour le Brésil.

10-IV. — L'Encyclique du pape Jean XXIII en faveur de la paix dans le monde est rendue publique.

U. S. A.

● Rage raciste

(Suite de la première page)

aux exploits de ses bêtes. Il s'agit, bien entendu, de l'ordre raciste, et ces paroles cyniques évoquent de bien pénibles échos.

Les noirs qui défilaient en silence, sortaient d'une église, où ils avaient entendu un sermon sur la non-violence. Quand les chiens policiers foncèrent sur eux, ils s'agenouillèrent et se mirent à prier. Parmi eux, un pasteur demandait à Dieu de pardonner les excès de la police. Mais cela n'empêcha pas le maire de la ville, Arthur Hanes, de déclarer que ces manifestations étaient « d'inspiration communiste ».

Cela se passait le 7 avril. Les jours suivants, d'autres incidents tragiques ont eu lieu, car les noirs américains, forts de leur droit et de la solidarité des antiracistes n'acceptent pas, n'acceptent plus de courber la tête. Parce que certains groupes étaient entrés dans des lieux publics ou des restaurants « interdits aux noirs », parce que d'autres encore avaient, à nouveau, défilé dans les rues, silencieusement et dignement, à plusieurs reprises les chiens policiers ont été lancés contre eux. Le chanteur aveugle Al Hibler, qui se trouvait au premier rang des manifestants figure parmi les blessés.

Ces événements spectaculaires témoignent de la tension extrême qui règne dans le sud des Etats-Unis. On signale des dizaines d'arrestations de noirs à Greenwood et à Clarksdale (Mississippi), ainsi qu'en Louisiane et en Georgie. De plus en plus fréquents sont les attentats contre les noirs qui tentent de se faire inscrire sur les listes électorales : coups de feu, bombes lancées à leur domicile.

Commentant un rapport récent de la Commission des Droits Civils, constituée par le gouvernement de Washington pour enquêter dans le Mississippi, le député Charles Diggs Jr., parlant au Congrès, a déclaré que « ce document fait état de brutalités et d'un système de terreur de type nazi ». « On ne peut lire ce rapport, a-t-il ajouté, sans en conclure qu'il existe, dans le cadre des Etats-Unis, un régime de terreur policière, de violence et d'oppression sanctionné officiellement. »

● Un jeune noir menacé de mort

Il y a plusieurs années que l'on n'avait assisté, dans le Sud des Etats-Unis, à des condamnations à mort de noirs inspirées par la haine raciste. Or, cette méthode apparaît à nouveau dans une dramatique affaire à Lynchburg, en Virginie.

Le 7 juin, un jeune noir de 18 ans, Thomas C. Wansley, doit être conduit à la chaise électrique si la protestation des gens de cœur n'arrête pas le bras des bourreaux.

Wansley est, selon la formule classique, accusé du viol d'une femme blanche (qui, interrogée, n'a pas pu l'identifier de façon évidente) et aussi, pour corser les choses, d'une femme d'origine asiatique (avec qui il avait des relations longtemps déjà avant les faits qui lui sont reprochés). C'est donc une double condamnation à mort qu'a prononcé le juge O. Raymond Cundiff. Le même tribunal, quelques semaines plus tôt, avait condamné à 5 ans de prison un blanc reconnu coupable du viol d'une fillette noire de 11 ans.

Une grande campagne est engagée pour sauver Thomas Wansley. Un de ceux qui l'anime, le pasteur Virgil A. Wood, a déclaré qu'il s'agissait d'un « lynchage légal, ne différant de l'ancienne forme de lynchage que par le fait qu'il est réalisé au nom de la loi et de la Justice ».

Le Révérend V. A. Wood a été poursuivi pour offense au tribunal. Mais il continue activement la lutte, soutenu par un certain nombre de journaux.

Les antiracistes de France, qui ont souvent eu à s'élever contre de semblables lynchages légaux auront à cœur de faire entendre leur protestation, très vite, avant qu'il ne soit trop tard. Que se multiplient les prises de position, les résolutions, les lettres. Faites-les parvenir au M.R.A.P., qui les transmettra au gouverneur de la Virginie.

GUERRE et PAIX

● Savants allemands en Egypte

La controverse passionnée, suscitée en Israël par les révélations de l'ensemble des journaux du pays sur l'activité des savants allemands en

QUE SE PASSE-T-IL ?

Tiré par les cheveux...

J'AI une jeune et charmante amie martiniquaise qui avait appris, dans son pays, l'élégant métier de coiffeuse pour dames. Venue depuis peu à Paris pour se perfectionner, elle a tenté d'effectuer des stages chez différents coiffeurs parisiens. Or la plupart de ceux-ci lui ont opposé un refus courtois, mais ferme. Non pas qu'ils n'avaient pas besoin d'apprentie, le métier est prospère et les fantaisies de la mode féminine nécessitent un personnel qualifié et imaginaire. Non, ce qui les gênait, c'est la couleur de la peau de mon amie.

Oh ! bien entendu, il ne s'agit pas d'un racisme particulier aux coiffeurs. Beaucoup d'entre eux — et nous les connaissons — sont des antiracistes conséquents. Mais ils ont donné à ce refus une explication logique : chaque fois qu'une coiffeuse à la peau foncée travaille dans un salon, celui-ci voit une partie de sa clientèle changer de boutique. Certaines élégantes font partie de ces gens qui « ne sont pas racistes. MAIS... » « Voyez-vous ça ma chère, il voulait me faire faire une décoloration par une négresse. Je les aime bien les négresses, mais je ne supporte pas qu'elles me touchent, hi ! hi ! et patati et patata... »

Et voilà pourquoi mon amie cherche en vain du travail.

Et voilà pourquoi des centaines de petits faits comme celui-ci, s'ajoutant les uns aux autres, prouvent la nécessité de notre action quotidienne. Car il nous reste beaucoup, beaucoup à faire, pour arracher de la conscience des imbéciles, ce racisme... tiré par les cheveux.

Oncle TOM.

Egypte ne semble pas encore sur le point de s'apaiser. L'opinion publique quelque peu effrayée par la violence de la campagne de presse et par le ton des déclarations officielles, a subitement pris conscience du terrible danger d'une conflagration atomique dans le Proche-Orient.

Les révélations font en effet apparaître que 300 savants allemands, dont bon nombre d'anciens nazis, poursuivent au Caire, dans le secret des laboratoires des travaux qui aboutiraient à doter l'Egypte de la bombe atomique ainsi que de certaines « autres armes non moins destructives ».

Ces faits ont, depuis, été partiellement confirmés, tant par certains des savants allemands en Egypte eux-mêmes, que par le gouvernement de Bonn qui a par ailleurs déclaré ne rien pouvoir faire pour empêcher ses ressortissants d'accomplir une « mission scientifique » à l'étranger...

L'attitude du gouvernement de Bonn a fait rebondir en Israël les discussions sans cesse plus vives sur l'opportunité de maintenir les livraisons d'armes à la République Fédérale Allemande. Il a fallu toute l'autorité du Premier Ben Gourion pour calmer tant soi peu les esprits, et faire admettre au parlement la nécessité de ne rien changer aux relations israélo-allemandes.

Selon le journal de Tel Aviv « Yediot Akronoth », un émissaire d'Adenauer, venu secrètement en Israël, aurait conféré avec le premier ministre à propos des savants allemands travaillant en Egypte. C'est à la suite de cet entretien que M. Ben Gourion aurait décidé, pour modérer la campagne de presse contre Bonn, de minimiser le danger représenté par ces savants allemands.

Israël assurerait, en définitive, par d'autres moyens sa sécurité, notamment en s'équipant à son tour de fusées et armes atomiques.

La course atomique engagée au Proche-Orient montre une fois de plus la nécessité impérieuse d'interdire les armes nucléaires, dont l'emploi dans telle région de notre planète, pourrait vite dégénérer en conflit mondial.

● Hiroshima-Auschwitz

UN prêtre bouddhiste, le Révérend SATO, et trois étudiants japonais ont entrepris un pèlerinage Hiroshima-Auschwitz, qu'ils ont terminé en janvier, pour l'anniversaire de la libération du camp.

Pourquoi le rapprochement de ces deux hauts-lieux de la souffrance humaine ? Les pèlerins, qui ont poursuivi leur voyage vers Paris et Londres, et qui souhaiteraient même aller jusqu'aux Etats-Unis, s'en sont expliqués au cours d'une conférence de presse, le 3 avril, tenue à Paris, sous l'égide de l'Amicale d'Auschwitz.

« Beaucoup nous ont critiqués, au Japon, a déclaré le Révérend Sato, disant que nous allions ouvrir de vieilles blessures... »

« En fait, certains gouvernements ont tendance à vouloir faire oublier ce qui s'est passé dans le monde, il n'y a pas si longtemps. Certains se sentent coupables et désirent dissimuler leur crimes. »

« Je ressens, quant à moi, une grande culpabilité, car, aviateur, pendant la dernière guerre, j'ai contribué à massacrer des hommes. Mais les jeunes, eux, sont innocents, et ils ont, plus que tous, la volonté de s'opposer à la guerre. »

« C'est pourquoi nous avons tenu à insister sur ce qui a été fait dans le pas-

sé. Nous ne devons pas permettre qu'on oublie, devrions-nous irriter quelques personnes. »

« Hiroshima, c'est le symbole du désastre qui s'est produit, et qui peut se produire à nouveau. Auschwitz, c'est le symbole du crime de guerre, du racisme, du génocide organisé. »

« Notre but est d'empêcher que les mêmes erreurs, recommencées, conduisent l'humanité à une destruction totale. »

Le président Pierre Paraf et une délégation du Bureau National du M.R.A.P., présents à la conférence de presse, ont tenu à exprimer leur sympathie au Révérend Sato et à ses compagnons.

HIER et AUJOURD'HUI

● Juifs s'abstenir

Le journal économique « Les Echos » publiait, il y a quelques semaines, une petite annonce ainsi rédigée :

« M. 34 ans, comptable O.S.T., habitué relations fournis. cl. serv. commerc., congnest. budget statiq., atel. de condtit. et montage. second. chef moyen. entrepr. Juifs s'abstenir. »

On ne peut évidemment pas suspecter de racisme la direction des « Echos »,



dont le président-directeur général et M. Emile Servan - Schreiber ; mais on peut regretter le manque de vigilance qui a permis la parution d'un tel texte.

M. Emile Servan-Schreiber nous a fait savoir que le montant de l'annonce avait été retourné à son auteur, et que des sanctions avaient été prises contre les responsables de sa publication.

Cette affaire, en tout cas, montre que l'antisémitisme ne désarme pas et qu'il cherche à s'exprimer chaque fois qu'il en a la possibilité.

DROIT ET LIBERTÉ

MENSUEL

30, rue des Jeûneurs - Paris (2^e)

Tél. : GUT. 09-57

Tarif des abonnements

FRANCE :

Un an : 7 f. 50

Abonnement de soutien : 15 F.

ETRANGER :

Un an : 12 F.

Par avion ; tarifs divers selon pays
Compte Ch. Post. : 6070-98 Paris
Pour les changements d'adresse envoyer 60 centimes et la dernière bande.

EN BELGIQUE :

On peut se procurer « Droit et Liberté » ou s'abonner au « Cercle Culturel et Sportif Juif », 52, rue de l'Hôtel des Monnaies, Bruxelles 6. Les versements peuvent être effectués au C.C.P. 278947, de M. S. Gutman, Bruxelles.

Le numéro : 10 francs belges.

L'abonnement annuel : 100 FB.

Abonnement de soutien : 150 FB.

LA TENSION MONTE en Afrique du Sud

UN soulèvement général des populations noires d'Afrique du Sud se produira certainement si les conditions actuelles dans ce pays restent ce qu'elles sont. Des violences inouïes entraîneront un bain de sang, si les blancs n'ont pas la sagesse de réagir à temps contre les dirigeants criminels qui poussent au renforcement des mesures racistes de discrimination et à l'aggravation de la plus folle des répressions.

Le processus qui se déroule là-bas depuis quelques années est terriblement significatif pour tout observateur qui se montre capable de garder son bon sens : devant le refus de la minorité blanche de reconnaître aux douze millions de noirs et « hommes de couleur » leurs droits élémentaires, devant la surexploitation économique et les coups sauvages de la répression, les noirs ont été longtemps plus ou moins passifs : puis ils ont revendiqué leurs droits dans un esprit de confiante collaboration, puis ils en sont venus à la désobéissance civile ; d'échecs et échecs, ils ont multiplié les luttes de masses : boycotts populaires, grèves, manifestations, etc. ; leurs organisations, même modérées, ont été interdites ; on en est maintenant à la phase de la clandestinité ; et comme aucun des objectifs n'a été atteint, le pas vient d'être franchi qui a conduit les organisations les plus représentatives aux grandes décisions : la lutte armée est déclenchée.

On peut dire que les catastrophes qui vont fondre sur eux, les blancs les auront bien « cherchées ». De même qu'en

qu'il fallait compter les victimes de la répression. Mais les racistes ultras n'ont pas compris que ce jour-là, ils ont commis le crime provocateur qui mettait en branle contre eux d'immenses masses humaines, renonçant à la résistance passive.

De même « Droit et Liberté » de novembre dernier a rapporté comment les procès injustes contre les dirigeants nationalistes africains Nelson Mandela et Sisulu avaient eu pour résultat d'accroître la révolte des populations dont ils étaient les porte-parole.

Le gouvernement Verwoerd vient de doubler son budget de guerre, de faire de nouvelles lois contre les « activités subversives », le Sabotage Act notamment, qui témoignent plus de sa panique devant la montée du mécontentement populaire que de sa force véritable.

Le plus grave, c'est sans doute que les autorités ont favorisé la constitution d'unités de combat exclusivement blanches — les femmes même sont entraînées au tir ; chaque famille blanche détient à son domicile un véritable arsenal.

C'est le Congrès National Africain qui est l'âme et l'organisateur de la lutte pour les droits des noirs dans leur propre pays. Son président est le célèbre Albert Lutuli, prix Nobel de la Paix 1961, qui est tantôt emprisonné, tantôt en résidence surveillée. Interdit en avril 1960, le Congrès National a été contraint de s'organiser dans la clandestinité et d'ordonner la lutte armée après avoir épuisé tous les autres moyens bien connus de faire valoir les revendications élémentaires des populations noires. Une minorité dissidente, le « Poqo » — mot qui veut dire « seul » en dialecte africain — a pris la responsabilité d'attentats irresponsables purement xénophobes. Mais la grande majorité des masses noires soutient l'Alliance du Congrès, qui autour du Congrès National Africain, rassemble toutes les forces populaires du pays : les syndicats, le Congrès national indien (il y a beaucoup d'originaires de l'Inde en Afrique du Sud, et aussi des Malais), le Congrès national des gens de couleur, le Congrès des démocrates, qui est composé de citoyens blancs libéraux et progressistes. Le Parti Communiste, rejeté dans l'illégalité depuis 1950, soutient pleinement ce vaste mouvement.

« TOUT RESPIRE LA RICHESSE »...

Sur ce fond d'horreurs, de plus en plus teintées de sang, les trusts et l'oligarchie financière font, année après année, les comptes de leurs fantastiques bénéfices.

Harry Oppenheimer, président de l'organisation des industriels et financiers britanniques d'Afrique du Sud, « roi du diamant », contrôle cinquante-six compagnies dans le pays et étend son empire aux Rhodésies et à plusieurs autres territoires d'Afrique centrale.

L'Union Sud-Africaine fournit 90 % de la production mondiale de diamants ; c'est le premier pays du monde producteur d'uranium, le premier aussi pour le manganèse, le troisième pour la laine.

Les Britanniques y ont investi un milliard environ de livres et les groupes américains plus de 750 millions. Les capitaux engagés dans ce paradis des monopoles rapportent 27 %. Dans la presse française paraît depuis quelque temps une vaste annonce publicitaire exposant cyniquement une situation qui n'est que trop réelle du point de vue des grands intérêts : « Si vous cherchez de nouveaux débouchés, volez vers l'Afrique du Sud. Vous y trouverez un pays dont l'économie est stable, le revenu national élevé, le standard de vie en constante amélioration et l'industrie en pleine expansion (...). Tout ici respire l'optimisme, l'expansion et la richesse. »

VERWOERD A PARIS ?

Certaines informations laissent penser que le Dr Verwoerd, chef du gouvernement sud-africain, raciste intransigeant, serait reçu prochainement par le chef de l'Etat français. M. Raymond Schmittlein, député U.N.R., préside à l'Assemblée Nationale un groupe d'amitié avec l'Afrique du Sud et vient d'accomplir un voyage dans ce pays. La France livre à l'Afrique du Sud des avions à réaction « Mirage », des hélicoptères, etc., pendant que la Grande-Bretagne fournit des bombardiers, des armements modernes, etc. Chacun peut comprendre qu'il s'agit là d'armes de répression destinées à être utilisées dans une guerre d'extermination contre les populations noires.

Ce Dr Verwoerd, nous ne voulons pas attendre qu'il ait posé le pied sur le sol de France pour rappeler à ceux qui auraient l'impudence de lui exprimer de la sympathie que « alors qu'il était rédacteur en chef du journal nationaliste boer « Transvaaler », il rendit publiquement hommage à Hitler le jour où l'Union Sud-Africaine décida, à une voix de majorité, de se ranger aux côtés des Alliés. » (Raphaël Tardon : « Noirs et Blancs », Ed. Denoël) et l'auteur accuse ensuite Verwoerd d'être « anglophobe et antisémite ».

Les votes de la France à l'O.N.U. ont constamment appuyé le régime abject des ultras d'Afrique du Sud, alors que, depuis 1946, l'O.N.U. n'a pas voté moins de 28 résolutions condamnant d'une façon ou d'une autre la politique de ségrégation pratiquée par le gouvernement de Prétoria.

Mais les groupes et gouvernements in-

Un Lycée Anne FRANK à Paris

Le Conseil Municipal de Paris a décidé de donner le nom de Anne Frank au lycée technique de jeunes filles du 7, rue de Poitou, qui forme des couturières, des dessinatrices et des comptables.

Les anti-racistes apprécieront cette décision, qui perpétuera dans la capitale le souvenir si émouvant de la petite martyre juive, symbole de ces quelque deux millions d'enfants qui furent jetés par les nazis dans les fours crématoires.



téressés voient loin : pour eux l'Afrique du Sud peut devenir une précieuse plateforme pour les activités ultras sur toute l'Afrique libérée. Un accord a été signé entre le gouvernement d'Afrique du Sud, le Portugal et Sir Roy Welensky (Rhodésie du Sud).

Cette Sainte-Alliance du néo-colonialisme n'aura guère d'effet, car si, comme nous le soulignons au début, les blancs d'Afrique du Sud risquent d'être totalement isolés dans le cas où leur racisme criminel entraînerait une guerre de libération, les noirs, eux, bénéficieront d'un soutien sans précédent dans le monde entier. Il est temps d'y réfléchir.

DES FAITS qui donnent A PENSER...

LES BELLES PHRASES. « Les hommes de tous les pays ne se ressemblent pas ; les plus forts et les plus intelligents sont les Européens : ils ont la peau blanche et les cheveux souples ». Ce morceau d'anthologie est tiré de « La Sténographie », de M. et Mme Robert Roy. Deuxième partie : DEGRE SUPERIEUR (Publication Roy, Paris). Toutes nos félicitations à ces deux forts et intelligents Européens.

ZONE OCCUPEE. Le IX^e Congrès National du Secours Populaire Français devait se tenir à Toulouse. Le ministère de l'Intérieur l'a purement et simplement interdit, cette ville, ont déclaré ses collaborateurs aux dirigeants du Mouvement, étant trop proche de la frontière espagnole. Il est vrai que le Secours Populaire réclame l'amnistie pour les prisonniers politiques en Espagne, mais la sollicitude du gouvernement pour l'ex-allié de Hitler, Franco, a quelque chose d'inquiétant Toulouse, zone interdite ! ou zone occupée ?

COMPETENCE. Le major-général comte Von Kie'mannsegg, commandant de la 10^e division blindée de Ulm-Dornstadt qui vient de passer sous les ordres de l'O.T. A.N., connaît bien la France. En 1944, il y a commandé de nombreuses actions de représailles, et l'on peut lire dans ses œuvres complètes : ... 35 terroristes fusillés, 182 prisonniers (31 mars 1944)... 80 habitants exécutés, 29 capturés... 24 terroristes exécutés, 107 capturés... (3 avril 1944).

IN MEMORIAM. A proximité de Dachau, il serait question de construire un monument du souvenir gigantesque, sur une surface de 40 hectares. D'énormes sujets de 5 à 7 mètres de hauteur seraient répandus sur cette aire. Coût de l'opération : 350 millions d'anciens francs. Un détail : ce monument serait élevé à la mémoire des S.S. et selon l'un des auteurs du projet, ce serait « un conglomérat de pacifisme et de pensée S.S. ».

CARRIERE INTERDITE. Les leaders noirs américains se sont adressés au Président Kennedy pour déplorer qu'un nombre infime de noirs américains se voient ouvrir une carrière diplomatique. Les Etats-Unis ne comptent que deux ambassadeurs de couleur, en Norvège et au Niger. Ceci ne reflète absolument pas la qualification dans ce domaine de nombreux noirs américains.

DEMINAGE. Les troupes françaises ont laissé en Algérie de nombreuses zones minées où se produisent des accidents. Le déminage est actuellement effectué par des techniciens soviétiques et algériens. Un Soviétique a été récemment grièvement blessé pendant une opération.

Par Roger MARIA

Algérie, les « petits blancs » qui ont obstinément fait bloc avec les pires des ultras ont, en définitive, été les victimes de leur aveuglement, en Afrique du Sud les réflexes du racisme forcené et de la grande peur n'aideront en rien à trouver les solutions encore possibles. Que les blancs de ce pays lointain, même s'ils se croient nombreux relativement et assez bien armés, se méfient des apparences de la force : le temps est venu où la domination coloniale doit céder le pas, en Afrique du Sud comme ailleurs. Qu'ils comprennent à temps que lorsque aura sonné l'heure de la vérité, ils seront seuls, tout à fait abandonnés, y compris par ceux qui leur auront, de loin, donné le sentiment qu'ils les soutiennent : ils seront bien avancés s'ils bénéficient des pleurnicheries véhémentes de Salazar, de l'O.A.S., du Ku-Klux-Klan et de Sir Roy Welensky. Ces gens-là sont des déchets historiques et ce n'est pas un Georges Bidault qui les renforcera par ses sarcasmes de vieil étudiant dévoyé.

LA LUTTE DES NOIRS

Il ne se passe pas de semaines que les forces de police ne tirent sur des manifestants pacifiques en Afrique du Sud.

Déjà à Sharpsville en 1962, c'est par dizaines de morts et centaines de blessés

Connaissez-vous... ?

les Indiens d'Amérique du Nord

Il y a fort longtemps que les Indiens d'Amérique ont été mis en films, en romans, en bandes dessinées. Ils font, en quelque sorte, partie de notre vie quotidienne, celle du moins de nos enfants. Et pourtant, les connaît-on, ces hommes, présentés si souvent à travers des préjugés qui n'ont rien d'accidentel. Essayez donc, en famille, de répondre à ces questions, et donnez-vous un point pour chaque réponse juste. Nous vous souhaitons d'en totaliser plus de quinze. (Voir les réponses en page 14.)

Questions	Oui	Non
1 L'épiderme des « Peaux-Rouges » est rouge.
2 Les Indiens avaient inventé la roue.
3 Les Indiens ont inventé la couture du scalp.
4 Le scalp est mortel.
5 La squaw, femme indienne, avait un travail très dur.
6 Les Indiens chassaient le bison.
7 La destruction des bisons fut organisée systématiquement pour anéantir les peuples indiens.
8 Les Shamans, ou sorciers des tribus indiennes guérissaient par sorcellerie ou par incantations magiques.
9 GERONIMO était un chef cruel.
10 Les Indiens possédaient un alphabet et publièrent des journaux.

Dimanche 12 Mai

JOURNÉE NATIONALE

POESIE ET FRATERNITE

(le 7 mai, au Théâtre Récamier)

EN prologue à la journée nationale organisée par le M.R.A.P. aura lieu, le 7 mai au Théâtre Récamier, la première soirée de la série « Poésie et Fraternité 63 ». Des acteurs parmi les plus grands, des chanteurs fameux prêteront leur concours à cette nuit de mai de la poésie.

Des musiques algériennes ou gitanes, des blues, des chansons sud-américaines, des chants folkloriques juifs sauront créer la diversité d'ambiances nécessaires à l'ampleur de cette manifestation.

Il existe, en poésie comme en art, un courant humaniste de résonance universelle. Des poèmes, ici ou là, répondent à un respect fondamental de l'être humain, à l'impérieuse exigence de le défendre contre toute atteinte à son intégrité. Ils sont généralement accessibles à tout le monde, parlent profondément au cœur de chacun un langage durable.

DE HUGO, DE WHITMAN A GUILLEN

Cela commence avec la figure légendaire de John Brown, l'abolitionniste américain, qui fut pendu en 1859 à Charlestown. On entendra les textes admirables qu'a inspiré à Victor Hugo sa fin tragique... Dans le « Chant de moi-même », Walt Whitman évoque pêcheurs et bateliers, le mariage du trappeur dans l'Extrême-Ouest, l'esclave fugitif qui veut gagner le Nord... A l'inspiration de Hugo, à la fraternité de Whitman font écho, au delà des années, les strophes cuivrées d'un Nicolas Guillen, l'inconsolable nostalgie des blues, le lyrisme de René Depestre, la délicatesse de Roger Maria, la voix des poètes américains noirs d'aujourd'hui. On entendra aussi celle du Tahitien Jacques-Stephen Alexis, de qui le sort actuel remplit d'inquiétude ses amis.

HEINE, BRECHT, LORCA

D'Espagne s'en viendra la plainte ininterrompue de Federico Lorca, la tristesse errante, mélodieuse, du « Romancero Gitano » :

« Quand je mourrai
avec ma guitare enterrez-moi
dans le sable... »

Contre l'antisémitisme, les voix des poètes de partout vont s'élever. On y reconnaîtra la mélancolie de Henri Heine, l'amère ironie de Bertolt Brecht, la pureté d'Eluard, la conviction d'André Spire, l'éloquence d'Evtouchenko...

D'ARAGON à Malek HADDAD

L'interminable guerre d'Algérie a fait naître comme un chant à deux voix tour à tour étrangement alternées puis unies, en arabe et en français, toute une floraison de poèmes dont certains resteront parmi les plus beaux de ce temps.

L'harmonie souveraine d'Aragon chante dans toutes les mémoires lorsqu'il salue le premier matin de paix, ou suggère la nostalgie de ce jeune Algérien qui écoute sans fin chanter « Plaine, ma plaine... »

L'émotion est faite chez Guillevic de brièveté, de densité :

« Meurent dans les collines
Que je ne connais guère
Des hommes de chez nous
Que je n'ai pas connus... »

A la voix des aînés répond le chœur des jeunes poètes algériens, Malek Haddad, Kateb Yacine, Mohammed Dib, Bachir Hadj-Hali et celui de jeunes poètes français, Madeleine Riffaud, Juliette Darle, Charles Dobzynski, André Libérati, Oliven Sten...

Je ne sais s'il faut placer parmi les uns ou les autres Jean Sénac qui a repris, comme titre à son poème, ces mots « Min Djibalina ». Ainsi commence, me semble-t-il, le chant des partisans algériens :

« De nos montagnes, la voix des hommes
libres s'est élevée... »

Les billets pour cette soirée, organisée en commun par le M.R.A.P. et la Ligue de l'Enseignement peuvent être retirés aux sièges de ces deux groupements, ainsi qu'à « Travail et Culture ». La place : 3 francs (étudiants et groupes culturels) : 2,50 fr.

Partout, on se prépare

NOUS sommes à quelques semaines de la Journée Nationale contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix, qui se déroulera le dimanche 12 mai, dans la grande salle de conférences du Palais de l'U.N.E.S.C.O. Il n'est évidemment pas possible de faire dès maintenant le bilan complet de sa préparation, car c'est chaque jour qu'elle se prépare, et ces quelques semaines, précisément, sont celles où nos militants et amis se doivent de multiplier les efforts pour assurer le succès éclatant de ce grand rassemblement annuel.

LA DIFFUSION DU QUESTIONNAIRE

Avant même la Journée Nationale, le débat est ouvert sur les thèmes principaux qui feront l'objet de nos travaux. Le questionnaire, établi par le M.R.A.P. et encarté dans le dernier numéro de « Droit et Liberté », est également adressé à des personnalités, à des groupements, qui s'emploient à y répondre ou à le diffuser. C'est ainsi qu'une importante organisation catholique, l'Union Féminine Civique et Sociale, a décidé d'en prendre plusieurs centaines d'exemplaires, qui seront adressées à ses cadres locaux. De même, la Ligue Française de l'Enseignement. De même les organisations syndicales qui nous ont assuré de leur soutien actif. De même encore, certaines associations d'étudiants et de jeunes, attachées, par delà leurs tendances diverses, à la lutte contre les préjugés et les haines racistes. Il nous faut citer en particulier, à ce propos le beau travail entrepris à Cannes par notre ami Samary, dans le cadre du Comité de Coordination des Organisations de Jeunesse, qui a récemment tenu une conférence sur le racisme. Signalons également que l'enquête est commencée dans plusieurs lycées parisiens et dans un certain nombre de Maisons de Jeunes et de la Culture.

Les comités locaux et départementaux du M.R.A.P., que ce soit à Paris (notamment les 5^e, 16^e, 18^e et 20^e arrondissements) ou en province, participent activement, bien sûr, à la diffusion du questionnaire. Notre comité du Nord, entre autres, a pris des initiatives particulièrement heureuses, adressant ce questionnaire à plusieurs centaines d'élus, de dirigeants d'associations, d'enseignants, etc... A Nîmes, également, s'annoncent des résultats prometteurs.

Enfin, il convient d'ajouter que les communiqués sur la Journée Nationale publiés dans divers journaux, nous ont valu de nombreuses demandes de questionnaires.

DEBATS ET COLLOQUES

Mais nous n'attendons pas seulement des réponses individuelles.

Les premiers échos qui nous parviennent font apparaître que le questionnaire provoque fréquemment des discussions entre amis, entre membres d'une même famille, ce qui nous vaut déjà quelques réponses de caractère collectif. Dans certains cas, il est possible d'organiser des débats entre gens d'une même profession, d'une même entreprise, d'un quartier ou d'une association, des débats ou des colloques sur le racisme, en prévision de la Journée Nationale.

Des réunions de cette sorte sont annoncées à Paris et en province.

CE QUE SERA LA JOURNÉE NATIONALE

C'est à partir de l'abondante documentation ainsi réunie, que seront préparés les rapports de la Journée Nationale.

Les quatre groupes de questions posées constitueront les thèmes de quatre exposés : actualité du racisme ; ses formes et ses manifestations actuelles en France ; ses causes ; les moyens de le combattre.

Les rapporteurs feront la synthèse des réponses reçues, tenant compte de tous les faits rapportés, de toutes les suggestions émises.

D'autres communications seront présentées sur des points particuliers : les activités de « l'internationale néo-nazie » dans le monde ; les aspects du racisme liés à la décolonisation ; le rôle de l'Etat dans l'action antiraciste ; la situation de certains groupes victimes de discriminations, l'action judiciaire et législative contre le racisme, etc.

Les porte-parole des courants les plus divers de l'opinion française seront invités à suivre les débats et à intervenir.

Des délégués de certaines organisations étrangères seront en outre présents, et il ne fait pas de doute que leur participation, témoignage de la fraternité de tous ceux qui combattent le racisme, enrichira considérablement le contenu et les conclusions de la Journée Nationale.

SON DEROULEMENT

C'est à 9 h. 30 précises que commenceront les travaux. Ils dureront jusqu'à vers 18 heures et seront interrompus de 12 h 15 à 14 heures par un déjeuner amical, au restaurant de l'U.N.E.S.C.O. A ce repas, présidé par Pierre Paraf, de nombreuses personnalités seront présentes.

QUI PEUT PARTICIPER A CES ASSISES ?

Aucune condition n'est posée pour suivre les travaux de la Journée Nationale, qui seront, sans nul doute, plus passionnants que jamais.

Outre les délégations désignées par les associations diverses ou les entreprises et les délégués des assemblées et colloques qui auront lieu, les antiracistes peuvent venir également à titre individuel. Ils peuvent demander des cartes d'entrée soit aux militants du M.R.A.P., soit directement au siège de notre Mouvement, 30, rue des Jeûneurs, Paris-2^e.

C'est des efforts de tous nos amis pour faire connaître cette initiative dans les prochaines semaines, pour y intéresser les antiracistes de toutes tendances, dans les milieux les plus divers, que dépend le succès de la Journée Nationale, qui doit être plus puissante, plus riche et plus efficace encore que celles qui l'ont précédée.

Alexandre CHIL.

Pour ne plus « revoir ça !... »

VARSOVIE, Kutno, Censtochow, Siedlec, Radom, Pulawy : autant de noms de villes polonaises qui, avec des centaines d'autres, constituent de sanglantes accusations contre les barbares nazis qui les ont décimés par la guerre et les pogromes - accusations aussi contre ceux qui ont suivi avec bienveillance ou même encouragé, après 1918, la montée de l'hitlérisme. Ces derniers - hommes de la haute finance et des trusts - ont forgé la gigantesque machine de guerre de Hitler, fabriqué les gaz, construit les chambres à gaz et les fours crématoires ; ils ont en même temps fabriqué les cadres, les Goebbels et les Streicher, qui avaient pour tâche d'intoxiquer le peuple allemand. Ils ont mis en place les Himmler, les Eichmann, et ce furent Auschwitz, Maidanek, Buchenwald, Treblinka, ce fut un malheur sans précédent pour les juifs et pour l'ensemble des peuples.

Vint Stalingrad et les armées alliées écrasèrent la bête brune. Les peuples libérés criaient leur joie. Pour les survivants des camps de la mort, les portes s'ouvrirent et, avec leurs dernières forces, ils adjurèrent le monde de ne jamais oublier. Hélas, les élans de la Résistance, les serments du lendemain de la Libération se sont, peu à peu, estompés. On voit des hommes politiques, des chefs militaires, au cours de pèlerinages en Allemagne, prêcher l'oubli, exalter la grandeur des anciens industriels de la mort, des cadres et des généraux criminels qui ont réoccupés les postes de direction.

Dès lors, il n'est pas étonnant que les victimes d'hier, ceux qui ont perdu leurs parents et leurs enfants, leurs frères et leurs sœurs, ne puissent rester indifférents devant ce retour des dangers.

Les survivants des communautés juives massacrées se sont regroupés à Paris, selon leurs villes d'origine, dont nous citons

quelques-unes au début de cet article. Et on comprend aisément pourquoi leurs sociétés mutualistes, depuis le premier jour, soutiennent activement le M.R.A.P., pour lutter contre le racisme, quelles qu'en soient les victimes, juifs, noirs, algériens ; pour rassembler les antiracistes de toutes tendances, à l'heure où la croix gammée s'inscrit à nouveau sur nos murs ; pour engager des poursuites contre Poujade et ses pareils ou interdire la projection en France d'un film odieux comme « Les Nouveaux Maîtres ».

Ces sociétés mutualistes juives, qui sont toujours représentées massivement à nos Journées Nationales, nous apportent en permanence leur aide morale et matérielle (plus de 40 d'entre elles nous ont déjà, cette année, versé leurs dons) et il convient, ici, de les remercier chaleureusement.

Trois d'entre elles, qui ont été de tous temps à l'avant-garde de la lutte antira-

ciste et qui poursuivent une vaste activité sociale et culturelle, les sociétés « Varsovie et environs », « Censtochow » et « Siedlec » ont pris l'heureuse initiative d'organiser une rencontre amicale de leurs membres avec la direction du M.R.A.P., le 26 avril dans la grande salle de l'Hôtel Moderne.

En présence de notre secrétaire général, Charles Polant, un échange de vues fraternel aura lieu sur notre action, sur la Journée Nationale du 12 mai, avant qu'un programme artistique vienne terminer la soirée.

D'autres initiatives semblables sont envisagées, et nous sommes heureux d'en féliciter tous les animateurs. Leur soutien au M.R.A.P., sous toutes les formes, contribuera à renforcer encore notre combat pour barrer la route à l'antisémitisme, au racisme et à la guerre, pour ne plus jamais « revoir ça ! ».

Alexandre CHIL.

TROIS MILLIONS !

Trois millions d'anciens francs (30.000 francs) c'est le montant de la GRANDE SOUSCRIPTION que lance le M.R.A.P. à l'occasion de la Journée Nationale.

Vous qui approuvez l'action dynamique menée par notre Mouvement pour combattre dans tous les domaines les manifestations du racisme et de l'antisémitisme, pour faire promulguer une législation efficace réprimant les excitations et les discriminations racistes, pour obtenir la condamnation de Poujade et de ses semblables,

SOUSCRIVEZ !

Demandez au M.R.A.P. des listes de souscription pour collecter autour de vous !

Envoyer les dons par chèque bancaire ou par chèque postal à « Droit et Liberté », 30, rue des Jeûneurs, Paris (2^e) C.C.P. 6070-98.

contre le racisme, l'antisémitisme, pour la paix

**AU PALAIS
DE L'UNESCO**

Un grand débat est ouvert

Il nous est impossible, aujourd'hui, d'analyser dans leurs moindres détails, les réponses au questionnaire du M.R.A.P. qui affluent à chaque courrier dans nos bureaux. Cela sera fait à la Journée Nationale. Mais l'avalanche même des réponses, et leur diversité — parfois leurs contradictions — prouvent l'utilité même de ce grand débat public. Le racisme est un fait, tangible, palpable. Les moyens de le combattre existent et se développent. Les causes du racisme sont diverses et ses origines diversement interprétées par nos correspondants (nous verrons plus loin ce qu'il en est).

Il est remarquable que la quasi-unanimité de nos correspondants ait répondu à nos questions avec le désir de clarifier les problèmes, de préciser au maximum ce qu'ils pensent, d'être utiles à la cause que nous défendons.

LE RACISME : UNE REALITE

Le racisme a-t-il progressé ou reculé ? Les réponses varient généralement selon le milieu dans lequel vit le répondant.

« Dans son ensemble, je pense que le racisme a tendance à reculer, vu l'évolution et le bouleversement du monde actuel. La facilité des voyages à l'étranger, les contacts humains font énormément pour le rapprochement des hommes » (Mme Denise K., employée de commerce à Saint-Nazaire). « Il semble que le racisme ait reculé dans les masses, mais se soit concentré dans des groupements et y soit devenu plus virulent » (Louis B., chef de section employés, Bourg-la-Reine). « Le racisme a reculé ces dernières années, en raison même de l'horreur de ses excès, de l'évolution des idées, du progrès des techniques et du développement des relations humaines qui en découle. Mais il n'a pas désarmé et connaît dans certains pays, dans certains milieux, un regain dont la force de contagion demeure imprévisible » (M. X., Nîmes). « Il n'a ni progressé, ni reculé, il est resté à l'état latent et ne demande qu'à progresser » (Pierre Z., administrateur Paris 9^e). « Il existe encore dans notre pays moins violent, peut-être, mais plus subtil, plus dangereux parce qu'inconscient » (M. G., Rouen). « Le racisme a progressé par suite de la guerre d'Algérie » (Mme Renée V., Nîmes). « La tendance raciste est encore très forte en France. Elle paraît avoir diminué parmi les étudiants, mais elle demeure sous-jacente, prête à s'intensifier à la suite de circonstances qu'une propagande nationaliste exploite » (Roger M., enseignant, Sceaux). « A progressé, on n'y attache pas assez d'importance » (Paul M., ingénieur, Lille). « Je ne pense pas que le racisme ait progressé en France ces dernières années. La guerre d'Algérie avait réussi à créer un courant raciste, mais une fois la paix rétablie, on s'aperçoit que la tendance contraire, propre à la grande majorité de notre peuple, reprend le dessus plus vite qu'on ne l'avait pensé... » (S.C., ancien journaliste, Marseille). « Le racisme existe chez nous, il est à l'état larvé et c'est ce qui le rend fort dangereux, car on le croit inoffensif ». (Edgard J., Paris 18^e).

DES FAITS SIGNIFICATIFS

Comme on le voit par ces quelques réponses, l'actualité du racisme posée dans notre premier chapitre est soulignée. Nous demandions également si l'on attachait de l'importance au racisme dans l'entourage des personnes interrogées. Là encore les réponses divergent, mais il ne semble pas que le racisme laisse indifférents ceux qui ne militent pas dans l'antiracisme.

La question n° 2 (avez-vous été témoin de manifestations quelconques au racisme ?) nous apporte beaucoup de petits faits significatifs.

M. Edgard J., cité ci-dessus nous conte sa propre histoire. Marié en 1930 avec une Antillaise, son mariage a fait scandale dans sa famille : « On a prétendu qu'en épousant une négresse, je déshonorais la famille et ma pauvre femme ne fut reçue nulle part. Je fut brimé et pendant 23 ans, cette haine poursuivit ma femme jusque dans sa tombe, car elle mourut encore jeune, en 1953 ».

De nombreux correspondants ont rencontré des « attitudes racistes ou antisémites » dans tous les milieux. Des commerçants juifs sont injuriés par leurs clients ou leurs concurrents (cas fréquents). On a vu quelqu'un se faire traiter de « sale juif » par un enfant de sept ans ! Bien entendu, le racisme anti-algérien, sans prendre la forme virulente de naguère, s'exprime de diverses façons : la moquerie, l'imitation de l'accent nord-africain dans les entreprises, le dédain. Des étudiants noirs ne trouvent pas à se loger pour des raisons purement racistes. Un pharmacien savoyard nous cite le cas d'un noir habitant sa petite commune, contre lequel les habitants manifestaient une légère prévention. Prévention qui s'est facilement estompée chez ceux qui ont consenti à approcher le noir. Souvent, sur les stades, les joueurs noirs ou nord-africains se font traiter de noms injurieux par le public. L'arrivée des « pieds-noirs » en France a parfois provoqué quelques mouvements non raisonnés de méfiance raciste.

Une institutrice nîmoise cite : « Une maman rompt avec son fils parce qu'il a épousé une noire, mes élèves mettent en quarantaine un élève noir ou se moquent méchamment de lui ». Une autre personne conclut : « Les gens continuent à répéter machinalement tout ce qui a été mis dans leur tête (inconsciemment) »...

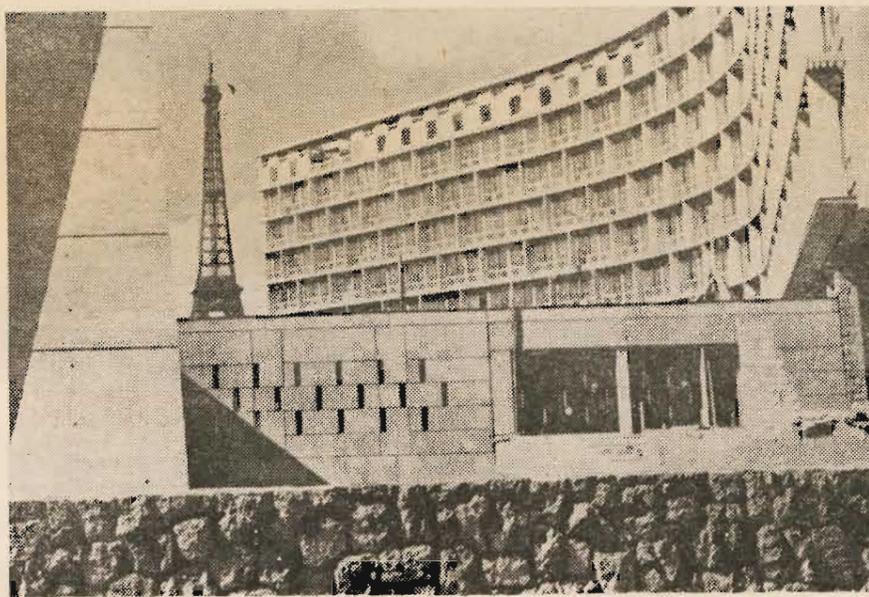
LE DANGER SUBSISTE

La troisième question (Estimez-vous que le racisme constitue aujourd'hui un danger pour la société ? Pourquoi ?) est aussi fortement commentée. Le racisme est un danger pour la société : « C'est une forme de diversion », « il cache les plus grandes manœuvres de diversion », « il mène à la ségrégation (cf Afrique du Sud) », « tant que le racisme subsistera dans les subconsciouss de la masse, il sera facile de l'exciter pour mobiliser cette masse contre d'éventuels « ennemis » d'un chef de gouvernement sans scrupule », « il fait le jeu de ceux qui exaltent les instincts primaires pour réaliser des desseins inavouables », « l'expérience hitlérienne a montré combien le racisme est un appel aux sentiments agressifs », « il engendre logiquement la violence et la guerre », « il favorise le fascisme », « c'est indiscutablement un danger permanent », « il constitue actuellement un danger pour la société, car

que les campagnes », « la paysannerie que je connais bien (Lot, Corrèze...) ignore le racisme et l'antisémitisme. Elle a appris l'existence des juifs pendant l'occupation. Je ne connais aucun mot patois qui veut dire « juif », « les Gitans surtout sont méprisés et maltraités partout où ils passent », « le racisme commence avec le dédain, le mépris, la curiosité morbide. Ce sont ces formes larvées qui sont les plus dangereuses », « il y a souvent un racisme de principe chez le petit bourgeois (boutiquier) », « il y a, certes, des degrés allant de l'insulte à la violence, il n'y a pas de formes racistes négligeables », « le racisme commence à l'accusation contre une personne précise pour atteindre le groupe dont elle est issue », « le racisme anti-noir est moins marqué que le racisme anti-algériens, mais il y a une ségrégation partielle... Pour les Gitans, la ségrégation est certaine », « je trouve que le « petit peuple » est parfois raciste par contagion », « l'arrivée en France des réfugiés d'Algérie a souvent été cause de heurts. Il faut dire aussi que, parfois, l'attitude de ces rapatriés n'a pas facilité leur intégration dans la population », « personnellement je trouve que le racisme commence dans la religion », « il y a ce que vous appelez le racisme mondain, et de là aux fours crématoires, il y a un nombre de degrés considérables. Mais je suis intimement persuadé que le premier degré répandu dans de nombreuses couches de la population est une assise qui peut permettre aux violences de se déchaîner ».

POURQUOI CETTE HAINE ?...

La septième question (quelles sont selon vous, les causes profondes et immédiates du racisme ? sont-elles différentes lorsqu'il prend la forme de l'antisémitisme ? considérez-vous le racisme comme une fatalité ?) a provoqué des réponses fort contradictoires.



Une vue du Palais de l'UNESCO, avenue de Suffren.

il recèle en lui beaucoup de rancœurs accumulées par les longues années de guerre coloniale. L'O.A.S. étant née de cela se fortifie toujours... », « les propos racistes et antisémites trouvent toujours des oreilles complaisantes. Le ou les gouvernements n'ont jamais pris de mesures sérieuses contre les propagateurs des idées racistes et antisémites », « il est susceptible de bouleverser les bases d'une société déterminée (exemple : l'hitlérisme) », « il ne faut jamais perdre de vue la possibilité d'une « flambée » de racisme aigu »...

La quatrième question ne pose pas non plus de problème particulier, ni les deux suivantes (Quelles formes le racisme prend-il actuellement en France ? Estimez-vous que certains groupes sont victimes de discriminations raciales ? Y a-t-il des degrés dans l'intensité des attitudes racistes... où le racisme commence-t-il ? Estimez-vous qu'il y a des formes de racisme particulières selon le milieu, la profession, l'âge ?).

DU « RACISME MONDAIN » AUX CREMATOIRES

Les réponses ne varient guère. « Le racisme se traduit surtout sous sa forme « anti-algériens », mais aussi « contre les commerçants juifs », « il y a des formes mineures du racisme, comme celle qui traite un avaré de « juif », et il ne faut pas les négliger », « les Algériens, les Gitans, les Noirs et les Juifs sont certainement victimes des préjugés raciaux d'une partie de la population », « peut-être les milieux étudiants sont-ils moins racistes que les autres, et les grandes villes moins

« Les causes principales du racisme sont, selon moi, tributaires avant tout de l'ordre social établi. Pour l'antisémitisme, les causes sont les mêmes, mais seulement en cas de faillite du régime ou de crise économique grave... Alors le responsable est tout trouvé, c'est le juif », « le racisme n'est pas une fatalité, mais un cancer qui ronge l'humanité », « le racisme n'est pas une fatalité » (tous les correspondants, sans exception, l'affirment) ; « le berceau du racisme est l'ignorance, l'orgueil et le chauvinisme » ; « les causes sont la hiérarchisation, les frontières, les slogans patrie, drapeau, honneur, devoir, etc... » ; « les causes profondes : l'éducation familiale, les préjugés ancestraux, le chauvinisme, les intérêts, l'orgueil et la sottise humaine ; les causes immédiates : toutes circonstances ou situations de quelque ordre qu'elles soient (économique, politique, sociale ou religieuse) exploitées par un groupe. L'antisémitisme repose sur de semblables inepties, les croyances religieuses ou les intérêts appuyant peut-être plus fortement les préjugés ancestraux » ; « le racisme se développe sur un fond de méchanceté inné, en chacun de nous. Il est fait de tout ce qui nourrit le conflit avec « l'autre » ; haine, mépris, instinct de domination, désir de s'affirmer, méfiance, envie. Là-dessus se greffent les causes secondes et occasionnelles : opposition de couleur, de religion, d'origine, conflit économique, relations de colonisateur à colonisé. Il en est de l'antisémitisme comme de tout autre racisme, mais c'est un racisme plus strictement marqué d'horreurs... s'exerçant paradoxalement à l'encontre d'un peuple comprenant des élé-

ments de toutes les races » ; « les causes ? L'intérêt matériel. Cela pour l'antisémitisme, et une séquelle de vieux préjugés, familiaux par exemple » ; « il me semble que le racisme est une réaction humaine immédiate, ancestrale, correspondant peut-être à une réaction de défense de la tribu initiale... L'individu non raciste ne peut l'être que grâce à une éducation raisonnée et libérale » ; « cause : les guerres ; antisémitisme : c'est un cas spécial, car c'est une haine qui a été transmise de père en fils » ; « les causes sont multiples... pour moi, je reste persuadé que le catéchisme catholique a fortement inculqué et entretenu l'antisémitisme » ; « causes principales : l'ignorance et l'inconscience des hommes — compensation à la médiocrité des vies et à l'exploitation — l'individu se venge ainsi, et surtout se trouve supérieur à quelqu'un, ce qui n'est pas si facile » ; « les causes immédiates sont que les gens se sentant frustrés, rejettent leur hargne sur d'autres groupes »...

UNE AVALANCHE DE PROPOSITIONS

ENSUITE nos correspondants répondent de façons diverses aux deux questions suivantes sur les conditions qui favorisent le développement ou la régression du racisme, sur la persistance des menées néo-nazies qui pourraient aboutir à de nouvelles persécutions contre les juifs, sur l'accession à l'indépendance des peuples encore récemment colonisés et la création de l'Etat d'Israël. Ces questions sont évidemment complexes et diversement interprétées. Les réponses reçues ne permettent guère encore de faire le point, ou demanderaient une longue étude, qui sera faite à la Journée Nationale.

L'action contre le racisme, objet du troisième chapitre du questionnaire, nous a valu une véritable avalanche de propositions, et tous les correspondants sans exception, semblent fortement préoccupés par ce problème, ce qui est réconfortant.

Dans l'ensemble, en dehors de l'action quotidienne proprement dite, nos correspondants montrent leur volonté d'agir en profondeur. Tous sont unanimes pour affirmer que l'action des pouvoirs publics est indispensable et que notre action doit jouer aussi en direction des pouvoirs publics. Toutefois, c'est la culture qui est au premier rang des préoccupations : « Toutes les formes de lutte contre le racisme sont bonnes. Il faut encourager les films antiracistes » ; « enseignement, livres, radio, télévision, efforts éducatifs des grandes formations politiques » ; « la discussion individuelle, les films sur les camps sont la meilleure propagande contre le racisme, il en faudrait beaucoup. La télévision serait aussi un excellent moyen » ; « c'est une œuvre d'éducation qu'il y a lieu d'entreprendre (causeries, réunions publiques, émissions, films, leçons dans les écoles) » ; « je préconise une éducation profondément républicaine et laïque où l'on enseigne l'amour envers ses semblables, la tolérance et l'équité... » ; « principalement éducation antiraciste à l'école primaire et même secondaire » ; « enseignement des enfants, efforts éducatifs des autorités religieuses, politiques et sociales car l'avenir est dans les générations montantes... ».

★

PREMIERE conclusion : ce questionnaire soulève donc un intérêt passionné parmi les antiracistes. Notre courrier abondant doit l'être davantage encore, car nous voulons faire le tour complet de l'opinion antiraciste française. Répondez donc et faites répondre vos voisins et amis au questionnaire sur l'actualité du racisme.

**Et vous
qu'en pensez-vous ?**

Vous aussi, vous pouvez, vous devez répondre au questionnaire du M.R.A.P. Toutes les informations, tous les points de vue seront précieux pour enrichir les débats de la Journée Nationale.

Si vous n'avez pas de questionnaires, demandez-en d'urgence au M.R.A.P., pour vous et vos connaissances. Vous les recevrez aussitôt gratuitement.

(M.R.A.P., 30, rue des Jeûneurs, Paris (2^e). Tél. : GUT 09-57).

En marge
des conflits
sociaux

La discrimination raciale les mineurs n'en veulent pas...

C'EST avec une intense émotion que nous rendons leur visite, si peu de temps après la fin de la grève, aux mineurs reçus à Paris lors de leur collecte.

Dès l'entrée de Lens, nous sommes plongés dans un univers familier aux mineurs.

Le ciel est gris. Un cirque de terrils immenses, qui atteignent parfois une centaine de mètres, animés par le va-et-vient des wagonnets de déchets déjetés sur leurs flancs à un rythme régulier et infini, au pied duquel se pressent les maisons de briques. La plupart des magasins ont encore, accolée à leur vitrine, une affiche jaune : « Ce magasin a participé à l'aide aux familles des mineurs ».

Nous quittons bientôt Lens à la recherche de villages qui ont noms Grenay, Loos-en-Gohelle, Mazingarbe, où habitent nos amis mineurs. Si le mot village évoque dans nos esprits un ensemble de petites maisons groupées autour de l'église ou de la mairie avec ses espaces verts, ses arbres — ici rien de cela.

Nous roulons pendant de longues minutes parmi les corons, tous alignés avec leurs palissades en ruines. Numéros pour les corons, numéros pour les cités, numéros pour les fosses, tous ces numéros n'évoquent-ils rien pour vous ? On a tenté de leur donner des noms de batailles, des noms de fleuves, de grands hommes, mais cela ne change pas la réalité. Chaque maison de briques loge une famille, chaque famille dispose d'un minuscule jardin où elle cultive de quoi améliorer le quotidien. Pas de parc, pas de square, pas de stade, encore moins de piscine, pas de maison de culture, pas de patronage.

LE CAMP DES MAROCAINS

Ça et là, un mineur fait rentrer sa ration de charbon mouillé mêlé à de la terre. L'on marche sur un sol défoncé de terre battue parmi les ornières de boue. Nous demandons à Jean-Pierre D... et à André D... de nous montrer le camp de Loos où logent les Marocains et, après une « bistouille » (café arrosé de rhum ou d'eau de vie) nous voici, avec bien des difficultés, sur un chemin délabré à travers un terrain vague : le camp russe. Oui, le camp russe. On nous explique qu'il est encore désigné par ce nom parce qu'il a été construit — et « construit »

La main-d'œuvre immigrée en France

● DEPUIS TROIS ANS, la France connaît la plus importante main-d'œuvre immigrée qu'elle ait jamais connue. Les travailleurs viennent d'Italie, d'Espagne, du Portugal, de Grèce, d'Afrique. Au cours de la seule année 1962, 150.000 travailleurs étrangers sont entrés en France.

● LEUR REPARTITION : 500.000 Italiens, 300.000 Espagnols, 400.000 Algériens, 80.000 Polonais, 80.000 Portugais, 50.000 Africains, 30.000 Marocains et 20.000 Tunisiens. Certains d'entre eux, notamment la plupart des Italiens et les Polonais sont fixés en France depuis l'avant-guerre.

● SUBISSENT-ILS UNE DISCRIMINATION, PAR RAPPORT AUX TRAVAILLEURS FRANÇAIS ? Oui, dans les salaires, en général moins élevés que ceux de leurs camarades français ; dans les classifications, y compris chez les mineurs ; dans les primes, comme celles de « grand déplacement » que touchent dans le bâtiment les travailleurs français et que ne perçoivent pas les travailleurs immigrés ; dans les prestations de la Sécurité Sociale et des Allocations Familiales. Ces dernières ne sont pas versées aux Marocains, aux Grecs et aux Africains, dont les familles sont restées dans le pays d'origine sous le prétexte qu'il n'y a pas réciprocité (alors que les travailleurs français n'émigrent pas). Et pourtant, ces travailleurs et leurs employeurs paient normalement les cotisations, comme pour les autres salariés !

● SONT-ILS PERSECUTES ? Non seulement des formalités policières et des tracasseries administratives sont imposées aux travailleurs immigrés, mais ils vivent parfois sous un régime spécial, proche de la « liberté surveillée ». L'action syndicale est pour eux souvent difficile.

est un bien grand mot — durant l'occupation nazie pour des prisonniers russes qui travaillaient dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais.

Ces baraquements de bois sont parfois recouverts d'une méchante tôle, les portes et fenêtres sont pourries, ne respectent pas la verticale, les planchers sont

par

Marie-Eve BENHAIEM

vétustes et la boue souveraine. Et noire. Car il faut voir que ces baraquements sont littéralement flanqués contre le terril. Là les quelque cent Marocains vivent — un bien grand mot encore — à quatre ou cinq dans une pièce misérable où s'alignent de vieux lits de camp, héritage des prisonniers russes, recouverts de pauvres couvertures payées 8 francs par mois. Là pullulent les rats, les microbes. Ce camp que nous avons vu n'est pas unique, il y en a d'autres comme ce-

naire que travaillent en temps de paix des hommes venus, sous contrat, en France.

Le cœur et la raison se révoltent devant ce spectacle honteux.

EN PRIORITE...

Encore sous le coup de notre indignation, nous allons à Lens prendre contact avec des syndicalistes, et nous rencontrons, à l'heure de fermeture du siège, un travailleur de la C.F.T.C. qui nous dirige vers la Maison syndicale.

Wazny nous reçoit, il est responsable C.G.T. pour la main-d'œuvre immigrée, membre du Conseil National de la Fédération du sous-sol. Nous lui expliquons que nous venons au nom du M.R.A.P. en vue d'écrire un article dans « Droit et Liberté » sur la situation de la main-d'œuvre étrangère dans les mines. Il nous apprend que, sur les 118.000 mineurs, le bassin minier du Nord et du Pas-de-Calais compte 30.000 mineurs étrangers environ, répartis à peu près de cette façon : Marocains, 10.000 ; Algériens et quelques

souvent mariés et pères de famille, ils ont dû laisser leurs familles et ne bénéficient pas des allocations familiales et de la Sécurité Sociale pour elles.

Ils vivent dans des conditions matérielles proches du dénuement, la solidarité, lors de la grève s'est exercée de façon émouvante. Ils ont reçu en priorité des vivres et un secours de 40 francs par personne, du Comité National de Solidarité.

Pour leur expliquer les buts de la grève, un matériel a été édité spécialement pour eux, en arabe, et des réunions ont été organisées par les syndicalistes, où ont pris la parole en langue arabe des responsables algériens comme Ben Brahim, délégué de la surface à la C.G.T.

Wazny nous explique que la C.G.T. a demandé pour eux une journée de congé pour la fin du Ramadan et qu'à cette occasion la mairie d'Avion a organisé une réception dans la salle des fêtes pour les mineurs marocains, en présence du Conseil Municipal et des syndicalistes. Les Marocains qui vivaient isolés dans leur camp furent extrêmement touchés par cette attention.

Notre interlocuteur nous signale aussi, qu'une action était entreprise contre les conditions de vie ignobles et pour que les Marocains bénéficient comme les Italiens et les Espagnols des allocations familiales et de la Sécurité Sociale pour leur famille restée au Maroc.

UNE VRAIE FRATERNITE

D'autre part, si les salaires sont les mêmes pour les mineurs dans leurs catégories respectives, il y a bien des tentatives, souvent fructueuses, hélas ! de disqualifier l'étranger qui ignore ses droits ou ne sait encore comment les défendre.

Ainsi, plusieurs Marocains, sont placés en catégorie 2 à l'abattage alors qu'ils auraient dû être catégorie 4.

Ainsi encore, des Marocains travaillaient à un endroit qui nécessitait une plus grande expérience que celle toute nouvelle qui était la leur et c'est l'accident d'Hulluch, fosses 13 et 18 près de Lens : 4 morts.

Wazny nous fait remarquer également que dans les baraquements, les Marocains ne sont pas chez eux. En effet, les mineurs marocains (comme tous les autres) travaillent par roulement : équipe du matin : 5 h. 40-13 h. 40 ; de l'après-midi : 13 h. 40-21 h. 40 ; de la nuit : 21 h. 40-5 h. 40. Or, les hommes des trois équipes vivent dans les mêmes baraquements. Allez trouver un sommeil réparateur dans ces conditions ! Roulement continu. Jamais ce sentiment de détente, de décontraction nécessaire au repos, ce sentiment que nous ressentons, portes closes, de n'avoir à les rouvrir qu'au réveil.

Rares sont dans ces baraquements les moments, les instants à soi. Il nous faudra revenir sur ces lieux de misère et de discrimination où, cependant dans ce délabrement, dans cette honteuse exploitation brille le sentiment si profondément humain dans le cœur des généreux mineurs, de la fraternité par-delà les frontières factices créées entre les hommes.



Pour leur expliquer les buts de la grève...

lui, particulièrement sinistre, encastré entre deux terrils, qu'on nous a signalé à Escault-Pont, dans le Nord. Et il est bien difficile, sinon impossible, de chauffer ces baraquements fissurés de toute part. D'où les maladies si fréquentes chez cette main-d'œuvre.

C'est dans cet univers concentration-

Tunisiens : 5.000 ; Italiens : 7.000 ; Espagnols : 8.000 On ne compte pas dans ce nombre 7.000 Polonais installés depuis environ 1920, 1.000 Allemands. Très peu de Grecs, Hongrois, Yougoslaves.

La situation des Marocains, groupe immigré le plus important, est aussi la plus précaire. Ils sont sous contrat ;

TEMOIGNAGE

(SUITE DE LA PAGE 16)

19^e, 56^e divisions et le corps alpin n'essaient pas le moindre mouvement et ne bougeaient pas de la journée. »

L'information prodigieusement exacte du général est, sur ce point, légèrement en défaut ; ou du moins incomplète ; et je suis heureux de fournir l'indication qui ajoutera à la vraisemblance de son récit.

À deux reprises, à huit heures du matin, d'abord, une heure plus tard pour la deuxième fois, les Allemands nous ont attaqués. Ils ont été plaqués au sol par les trois mitrailleuses que commandait Dreyfus. L'extraordinaire densité du feu a permis à ce petit détachement de tenir les assaillants en respect jusqu'à ce que l'infanterie de la division se soit alignée sur lui.

Peu d'instants avant l'arrivée des renforts, il s'est produit un fait que je ne comprends qu'aujourd'hui. Dans le brouillard qui enveloppait le jour, à vingt mètres de nos fusils, s'est dressé un homme très grand, drapé dans un manteau qui traînait jusqu'à terre. Il marchait résolument vers nous, j'ai donné un ordre soudain, pendant que mon ordonnance l'ajustait, retenant ses pas sur la pente descendante de la prairie, cet être s'est mis à danser. Sans doute, un officier qui donnait l'exemple à ses hommes et qui

n'a pensé qu'à étonner les miens quand il a compris qu'il était perdu. Comment, montrant comme on meurt, ne serait-on pas tenté de montrer à la mort comment va la vie ?

QUELQUES jours après, sur la route de Stenword, le colonel Tournès (1) attendait les survivants de la troisième compagnie. Il me demanda de réunir les hommes autour de lui, et, comme j'avais lancé un commandement : « Non ! s'écria-t-il avec vivacité, pas comme ça ! Venez autour de moi mes amis ! tous. »

Ce chef inébranlable, ce brillant officier avait des larmes dans la voix, il serrait de toutes ses forces les mains boueuses de ces jeunes gens anéantis par dix jours d'un combat ininterrompu, et il secoua affectueusement les épaules d'un petit soldat qui lui avait tendu les deux mains : « Vous avez sauvé le régiment, dit-il à mon capitaine. Toutes les récompenses que vous voudrez donner, proposez-les moi, d'avance elles sont accordées ! » Où était Dreyfus ? Il avait rejoint sa compagnie de mitrailleuses. Peut-être avait-il oublié ce que nous lui devions.

Je n'ai pas eu le temps de le revoir. Aux efforts que j'ai accomplis pour lui obtenir une récompense, l'un opposait qu'il était déjà médaillé militaire, l'autre qu'il devait attendre une consécra-

tion plus haute de l'avenir. Ne suffisait-il pas à mon instinct de justice que le tour de force accompli grâce à lui fut mentionné dans ma citation ? On ne pouvait pas deviner qu'elle serait, en haut lieu, échenillée des précisions qui en faisaient un document. A ce témoignage qui n'a survécu que quelques jours, j'ai voulu que le mien succède, maintenant que des heures les plus volées de ma jeunesse, émerge, peu à peu, la vérité des noms : Bloch, Kahn, Dreyfus... »

IV

QUELQU'UN m'a pris à part un jour que j'avais raconté cette histoire. « Vous avez le même éditeur que Céline, m'a-t-il dit d'un air préoccupé : je suis étonné que vous ne connaissiez pas « Bagatelles pour un massacre. » Lirez-vous ce livre si je vous l'envoie ? »

La preuve que je l'ai lu, c'est la résolution que j'ai prise de publier mon récit.

Joé BOUSQUET.

(1) Le colonel Tournès, qui venait de gagner avec son régiment la bataille des cols, n'était pas seulement un guerrier brave et humain. Brillant esprit, très bon écrivain militaire, il a poursuivi sa carrière et est, je crois, aujourd'hui, général de division.

Alerte aux droits de l'homme dans les départements d'Outre-Mer

L ENTEMENT, trop lentement, l'opinion publique est informée de l'évolution des événements dans les départements d'Outre-Mer. Des jeunes gens sont emprisonnés à la Martinique et inculpés d'atteinte à la Sûreté de l'Etat.

Leur crime ? avoir exprimé leur besoin de justice, avoir essayé d'ouvrir les yeux qui s'obstinent à demeurer fermés, avoir rappelé à des administrateurs trop zélés que la France est la patrie des Droits de l'Homme.

Car, chaque jour, les Droits de l'Homme sont méconnus, bafoués dans les départements d'Outre-Mer.

La libre circulation des personnes n'y existe pas ; on expulse, on refoule les habitants, comme on le ferait d'un pays étranger.

Pas de liberté d'expression, pas de liberté de réunion ; les tracasseries et l'arbitraire d'une administration, qui tente par tous les moyens,

PAR
Jean GEOFFROY
Sénateur du Vaucluse

de sauver les apparences de son autorité, faute sans doute d'avoir le courage de dire la vérité au gouvernement.

Un régime économique qui assure la survie d'un colonialisme attardé et maintient désespérément des situations acquises, au mépris des intérêts profonds de ces territoires et des peuples qui les habitent.

L s'agit de DEPARTEMENTS FRANÇAIS.

En 1946, on a prétendu arranger définitivement les choses en baptisant « départements » nos plus anciennes colonies. Ce tour de passe-passe était insuffisant pour régler la question. Très vite, il est apparu que la « départementalisation » n'avait rien changé aux problèmes propres à ces territoires, et même, ce qui est plus grave, que la « départementalisation » avait créé une fiction, UN ECRAN QUI CACHE DANGEREUSEMENT LA REALITE.

C'est sans doute à cause de cette fiction, de cet écran, que ces prétendus départements français ont été laissés en dehors du vaste courant de décolonisation qui a ébranlé l'Afrique.

J E connais bien certains des jeunes gens actuellement poursuivis et emprisonnés à la Martinique et particulièrement l'un d'eux qui pendant plus de dix ans, lorsqu'il était étudiant à Paris, a fréquenté ma maison. Par eux, j'ai appris à connaître les problèmes des Antilles françaises.

Je sais quels sentiments les animent, ces jeunes gens, la générosité de leurs aspirations, leur désintéressement. Quoi qu'on fasse, il ne sera pas possible de les faire passer pour des énergumènes ou pour des individus sans foi ni loi.

Ces jeunes gens ne sont pas antifrancs. Ils ont été instruits dans nos lycées, dans nos universités ; ils aiment notre culture et ils souffrent souvent, dans le fond de leur cœur, de voir la France infidèle à sa tradition.

C AR TOUT SE RAMENE, en vérité, AU PROBLEME DU RESPECT DES DROITS DE L'HOMME.

Il en est d'ailleurs toujours ainsi. L'histoire de ces dernières années nous l'a souvent rappelé : après la crise hitlérienne, les guerres de décolonisation ont été marquées par des atteintes graves et répétées à des principes, hors du respect desquels il n'y a jamais de solution valable à aucun problème.

C'EST L'INTERET PROFOND DE LA FRANCE QUI EST EN CAUSE. En m'associant aujourd'hui à ceux qui s'efforcent d'éclairer l'opinion, d'ouvrir les yeux du gouvernement, j'ai conscience de bien servir mon pays, dont les destinées ne peuvent se concevoir hors de la fidélité à la tradition des Droits de l'Homme qui a fait son rayonnement et sa vraie grandeur.

Les néo-nazis affichent leur racisme en plein Paris !

D EPUIS quelques semaines, de nombreux kiosques à journaux parisiens affichent en bonne place une feuille de 4 pages « Le Viking » « Organe de combat de l'O.V.F. (Section Française de l'Internationale Nordique Proletarienne) ». Sous ces appellations pompeuses, il s'agit plus simplement de nazis vulgaires et abominablement racistes, qui ont déclaré officiellement leur associatioin (sous le numéro 62/1024) et leurs buts : « Nous sommes une Race de Maîtres ; le monde est nôtre, notre Destin s'appelle : Diriger, Gouverner ». Leur doctrine est le « racisme-révolutionnaire » qu'ils appellent une doctrine « totalitaire, c'est-à-dire « totale », car c'est tout l'homme aryen, toute la société aryenne qu'il faut transformer. »

Et leur profession de foi est la suivante : « **Moralement défait par le système démocratique radicalement dégénéré par le métissage systématique des grandes villes, politiquement saturé par le parlementarisme (sous la IV^e), ou pressuré (sous la V^e) par la dictature judéo-maçonnique, notre Peuple est devenu méconnaissable... Du grand Celta blond, du guerrier Franc à la bravoure légendaire, au marchand de costumes yiddish et au rond-de-cuir brachycéphale, il y a un monde...** »

« (Le racisme-révolutionnaire)... conduira la race germanoïde et blanche à la suprématie mondiale (...) il forgera un type d'hommes nouveaux dont la valeur se mesurera aux critères de la race, de l'hérédité, de la noblesse biologique, il enfantera, sans souci de classe ou de richesse, une aristocratie fondée sur le sang ; le racisme révolutionnaire créera ce qu'un

Nietzsche a décrit sans le réaliser : le surhomme... »

Bien entendu, cette « argumentation » d'un autre âge s'accompagne des injures habituelles : « ... quelles que soient ses tendances politiques, un Rosenbaum, Mayer ou Blumenstein reste attaché à la suprématie de sa race. Camarades, ne l'oubliez pas ! ».

Ces nazillons, d'autre part, s'en prennent aux autres nazis du monde, qui ne sont pas assez purs, comme Mosley (« marié à une juive ») et « le trop fameux pitre du pseudo-Parti Nazi Américain, Lincoln Rockwell (Rockwell), agent des organisations juives, qui se permet de salir l'emblème aryen, le Svastika, en l'arborant lors d'une poignée de main au nègre Elijah Muhammed ! ».

C'est d'ailleurs une variante de ce fameux Svastika la « RUNE GAMMEE », qui sert d'emblème aux « Vikings ».

La question que nous posons est la suivante : Comment une telle organisation, qui s'affirme ouvertement nazie, et dont la doctrine est la destruction des « races inférieures » peut-elle agir légalement en France, sous le couvert d'une association déclarée et protégée par la loi du 1^{er} juillet 1901 ?

Pourquoi ses responsables, qui donnent leurs adresses : Jean-Claude Monet, Poste restante, Paris 26 ; Roger Sirguez, 2, Allée Emile-Kahn, Argenteuil ; R. Fontaine, P. R. La Tour-Perret, Amiens (Somme) ; F. G. Merklen, 25, rue Reinbold, Strasbourg (B.-R.) ; et Anne Anton, P. R. Metz R. P. (Moselle), peuvent-ils en toute impunité proclamer leurs appels à la haine raciale, réprimée par les lois ?

Qu'on ne nous dise pas qu'il s'agit de plaisanteries sans importance. Ils sont affiliés à une organisation internationale qui ose tenir pignon sur rue dans de nombreux pays d'Europe et aux Etats-Unis. Il faut que cesse ce scandale !

7^e Année - Janvier-Avril 1963 • NOUVELLE EDITION • Le Numéro 1 F

LE VIKING
ORGANE DE COMBAT DE L'O.V.F.
(Section Française de l'Internationale Nordique Proletarienne)

REDACTION : 25, rue Reinbold, Strasbourg (B.-R.)
CORRESPONDANTS REGIONAUX :
Région SAGUIEUZ, 2, Allée E. Kahn, Argenteuil (S.-et-O.)
Région F. G. MERKLEN, 25, rue Reinbold, Strasbourg (B.-R.)
Anne Anton, P. R. Metz R. P. (Moselle)

EDITORIAL
APPEL AUX NATIONAUX
et à la classe ouvrière

NOTRE COMBAT

EUROPE - RACE - REVOLUTION

Croix gammées au cimetière juif de Bagneux

A l'heure où nous mettons sous presse, on nous signale que des croix gammées et des inscriptions « mort aux juifs » ont été barbouillées au cimetière juif de Bagneux, dans la banlieue parisienne. Ces inscriptions sont localisées dans la division 31, près du monument aux Anciens Combattants Juifs.

Nous élevons une vive protestation contre ces actes barbares et espérons que toutes mesures seront prises d'urgence pour découvrir les coupables et les mettre hors d'état de nuire.

Journal composé et imprimé par des ouvriers syndiqués
S.P.E.C. - Châteauroux
Gérante : S. BIANCHI.

Succès de notre protestation L'Académie GAYA doit renoncer à ses formulaires racistes

A la suite de la campagne que nous avons menée ainsi que différents organismes et syndicats d'enseignants, à propos de l'incroyable questionnaire que l'Académie Gaya soumettait à ses éventuels élèves et professeurs (Quelle est votre religion ? Etes-vous de race aryenne ou sémitique ?), et de notre intervention auprès du Ministre de l'Education Nationale, nous avons reçu, du directeur du Cabinet de M. Christian Fouchet, la lettre suivante adressée à notre président Pierre Paraf :

Paris le 18 mars 1963

Monsieur le Président,
Vous avez bien voulu appeler tout spécialement mon attention sur le formulaire proposé à ses élèves éventuels par l'Académie Gaya, établissement d'enseignement supérieur libre, dont le siège se trouve : 2, rue des Italiens à Paris. J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'ai fait procéder à une enquête sur cet établissement.

M. Gaya, Directeur de l'Institution, a indiqué que le formulaire comportait des questions relatives à la religion et à

la race en vue de tenir compte de l'état d'esprit et, le cas échéant, des préjugés raciaux de certains de ces élèves, des incidents ayant eu lieu à ce sujet. Après qu'il ait été signalé à M. Gaya que cette précaution était bien inutile et que d'autres heurts, encore plus dommageables pour son établissement, seraient évités en supprimant les deux rubriques

religieuse et raciale du questionnaire, cette suppression a été décidée. Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma considération distinguée.

Pour le Ministre et par Délégation
Le Directeur du Cabinet
Jean DOURS.

"INGRID"
SALLE DE SÉJOUR
en teck mat.
Lignes sobres et étudiées.

55, Bd BARBÈS
et à 50 m
nouveaux magasins
62, R. MARCADET
PARKING GRATUIT ASSURÉ
MAGASINS OUVERTS TOUTS LES JOURS DE 8 H à 19 H 30 - METRO MARCADET-POISSONNIERS

GALERIES BARBÈS
LIVRAISONS ET INSTALLATIONS GRATUITES - LES PLUS LONGUES FACILITÉS DE PAIEMENT - DOCUMENTATION GRATUITE D'AMEUBLEMENTS SUR DEMANDE

UN CERTAIN JOUR : le 19 avril 1943

Le deuxième jour de l'insurrection du Ghetto les combats se déroulèrent place Marianowski, rue Miła et rue Sapiezynska. Broniek se trouvait rue Miła dans une fabrique de brasses, au deuxième étage. A la nuit tombante, les Allemands interrompirent leurs attaques et il se fit un silence insolite. Personne ne sortit des bunkers et le silence souterrain vint en quelque sorte surajouter au calme général. On sentait que les vœux, et les gens éffrayés s'étaient comme pétrifiés quelque part dans les profondeurs, dans l'attente et la surprise. Les combats de la rue Miła, l'après-midi, furent acharnés ; sur la maison où dans la soirée Broniek s'était ressaisi après l'exaltation de la journée, le drapeau rouge troué par les balles, flottait, toujours non décroché. Dans la vaste salle les insurgés étaient couchés côte à côte. L'insurrection éclata le 19 avril 1943 dans le plus grand ghetto que les Hitleriens aient créé en Europe et c'est en ces termes que Jaroslaw Iwaszkiewicz, éminent écrivain polonais, décrit la première phase de cette lutte dans le troisième tome de son roman : « La Célérité et la Gloire » (Sława i Chwała).

Si l'on pouvait suivre les étapes qui ont abouti à la création de cette horrible prison dans laquelle on enferma plus de 1,5 million de juifs, ces gens rejetés au fin fond des conditions de l'existence, condamnés au début à une mort lente, puis brutale, assénée par une main bestiale, si l'on pouvait jour après jour, heure après heure parcourir chaque rue qui se trouvait dans le quartier interdit, visiter chaque maison qui était devenue le foyer de la misère, de la faim, de la maladie et de l'agonie, au bout de cette route on ne trouverait plus que des cadavres éteints, des débris de murs réduits en poussière, le silence que ne justifient ni la vie, ni la mort. Il nous faudrait traverser un désert où il n'y aurait pas un coin d'ombre, pas une seule voix, pas un seul objet. Après l'exter-

mination, ce territoire aurait pu susciter la méfiance, le désespoir peut-être, il aurait pu inspirer de la répugnance s'il n'y avait eu ce fait que la frontière du ghetto était à la fois la frontière de la vie. Celui qui se trouvait à cette frontière pouvait éprouver de la crainte, de la pitié, de la colère, de la haine, car cette frontière de maisons, de rues, de places, de squares, d'arbres en fleurs, de tramways en mouvement, de gens qui marchaient, se déplaçaient pleins de crainte et d'espoir, évitant de rencontrer l'occupant, cette frontière rappelait qu'aucun cataclysme inexorable ne s'était abattu sur le territoire du ghetto. Que ce qui s'y passait était seulement l'œuvre particulière de l'Allemand.

La frontière du ghetto était la frontière de la vie et non la frontière de la mort. Elle la traversait et allait dans les quartiers non sujets aux interférences, aux ordres, à la loi. La mort n'y dépendait pas d'une attestation, d'un certificat ou d'un extrait de naissance avec la description détaillée des origines de la grand-mère. Elle allait au fond des rues vides des juifs et frappait à toutes les portes derrière lesquelles vivaient les gens qui ne se résignaient ni au fascisme, ni à l'hitlérisme, ni à la guerre, en tant qu'éléments de la vie nationale, ni à l'infraction de la loi, ni à la discrimination. Là-bas, dans les quartiers de la terreur et de la mort, on ne recherchait plus les gens aux yeux sombres, au nez marqué et aux cheveux noirs. Là-bas on cherchait l'homme en général, l'homme sans signes particuliers, l'homme n'appartenant ni aux juifs ni aux Polonais. On recherchait celui qui n'acceptait ni la force, ni l'esclavage, ni la violence. Sur le bûcher en flammes du ghetto on rajouta d'autres victimes afin qu'il brille mieux à l'heure du meurtre ; ou bien tu seras un esclave, ou bien tu périras ! Comme ceux du Ghetto.

Entassés, déclinés par la maladie et la faim, écrasés dans l'étroitesse des rues sombres, descendant aux enfers surgis tout à coup dans le paysage faiblement de la ville natale ; ils se conduisaient de tout ce qui constituait encore un encouragement à la vie, on les conduisit vers l'ultime marche. Ceci s'inscrivait dans les projets de ceux qui étaient fiers et qui avaient confiance en leurs forces ; or, ils avaient la candeur des maîtres et la tranquillité des vainqueurs ; ils avaient la satisfaction du devoir bien accompli ; ils se réjouissaient d'exister et de remplir la mission que leur avait confiée le fâcher.

Ils ne demandaient pas un prix élevé pour leurs loyaux services. Ils se contentaient du sentiment qu'ils avaient d'être meilleurs que les autres, d'être meilleurs que ceux qui étaient nés dans une autre partie du monde et qui parlaient une autre langue, grâce à leur langage, à leur lieu de naissance, à la forme de leur nez et à la couleur de leurs yeux. Le fâcher ne réclamait d'eux ni humilité ni patience ; avant même de partir à la conquête de l'Europe il constituait déjà une race de maîtres et de seigneurs ; par ailleurs, ils ne devaient procéder à aucun choix ; le sort s'en est chargé pour eux. Ils furent tous comme étant les meilleurs, les premiers, mais d'autres hommes ont connu leur cruauté, leurs injustices, leurs condamnations, leur haine et leur mépris ; ils ont condamné d'autres hommes à la misère, à l'esclavage et à la mort inhumaine. Plusieurs centaines de milliers de juifs enfermés dans le ghetto ne furent l'objet d'aucun jugement, d'aucun examen, d'aucune enquête ; selon les scribes les prisonniers auraient dû montrer de la compréhension pour leur objectivité, leur impartialité, pour leurs décisions. Ils exigeaient cette compréhension non seulement de la part des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, des cordonniers, des tailleurs, des menuisiers, des tourneurs, des marchands de caquettes et des boulangers ; ils la réclamaient aussi de la part des médecins et des écrivains, des chercheurs, des inventeurs, des philosophes et des juges ; ils la

Stanislaw WYGODZKI

Poète, écrivain, ancien prisonnier des camps d'Auschwitz sous le numéro 132434, d'Oranienbourg, de Sachsenhausen et de Dachau.

vue par le plus précieux témoin
Emmanuel RINGELBLUM

sants pour voir si ceux-ci avaient ou non le droit de circuler. Les femmes ne pouvaient plus acheter sur les marchés installés en dehors du ghetto. On manqua aussitôt de pain et d'autres denrées. Nous assistions depuis à une véritable orgie des prix. De longues queues stationnement devant chaque magasin d'alimentation ; de nombreux produits ont déjà disparu (...). Le premier jour après l'institution du ghetto, de nombreux chrétiens apportaient du pain pour leurs relations et amis juifs. Le phénomène était général. On continue à aider les juifs à s'approvisionner.

21-29 nov. 1940.

Les gendarmes allemands (du ghetto) de Varsovie viennent de Lodz. Ce sont des vieux spécialistes du métier. Aujourd'hui le mot d'ordre est : « Marche lentement, ne courrez pas comme hier. » Un juif fut forcé de se mettre à genoux et ils urinaient sur lui. Rue Chlodna, ils battent aussi les femmes. Le ghetto a suscité beaucoup d'inquiétude parmi les Polonais, qui se disent que leur tour viendra ensuite : des commissaires seraient désignés pour gérer les biens polonais, ainsi que ce fut le cas pour les biens juifs, leurs meubles seraient confisqués et ainsi de suite. Aujourd'hui, le bruit courrait que les radios anglaise et soviétique annoncent chaque demi-heure : « Un demi-million de juifs ont été murés dans un ghetto. » (...)

23-24 déc. 1940.

Aujourd'hui, 24 décembre, une nouvelle agression eut lieu, rue Leszno. Un camion chargé de Têtes de Mort apparut, les soldats sautèrent à terre, une terrible panique s'ensuivit. Quelques juifs restèrent sur place et enlevèrent leurs chapeaux. Ceux-là ne furent pas battus, mais ceux qui s'enfuyaient étaient poursuivis et terriblement battus. Un juif fut jeté à terre et piétiné jusqu'au sang. Autre agression, rue Karmielicka ; hommes, femmes et enfants étaient frappés sans distinction. Une femme passait sur le trottoir avec son enfant ; l'enfant reçut un tel coup sur la tête et il tomba sur la chaussée (...)

10 mars 1941.

Scène de rue : un auto chargée d'Autres passe. Rue Karmielicka, une charrette à bras juive bloque la circulation. L'auto doit s'arrêter. L'un des passagers descend et commence à battre le juif. Celui-ci se débat, tombe par terre. Une voix s'élève alors dans la voiture : « Laisse-le, tu ne vois pas qu'il est contagieux ? » Aussitôt l'agresseur bat en retraite. (...) Actuellement on fait une grande agitation à propos d'un typhus. D'énormes affiches représentent un juif barbu du type « Stuermer » ; sur sa barbe on aperçoit un poux la légende porte : « Derrière le juif rampe le typhus. » (...) Ils exploitent le danger du typhus pour isoler le ghetto si hermétiquement qu'une fourmi ne pourrait pas y entrer. (...)

18 mars 1941.

Le nombre des décès à Varsovie croît de jour en jour. Il y a deux semaines quelque deux cents juifs sont morts. La semaine dernière (début mars) il y eut plus de quatre cents décès. Les corps, séparés par des planches sont ensevelis dans une fosse commune. (...) Pinkert, le Roi des Morts, ouvre de nouvelles successales de son entreprise de pompes funèbres. Derniè-

COMMENT LES NAZIS VOYAIENT LE GHETTO

« LES RATS » décrits par Curzio MALAPARTE

L'écrivain italien Curzio Malaparte était correspondant de guerre en Pologne en janvier 1942. C'est ainsi qu'il visita le ghetto de Varsovie, en touriste, comme cela se faisait souvent. Dans le chapitre de « Kaputt » intitulé « Les Rats », il conte cette visite et aussi celle qu'il fit au sinistre Dr Hans Frank, adjoint de Himmler, nommé par lui Gouverneur général de Pologne, et instigateur du ghetto. C'est au cours d'un déjeuner

somptueux, en dégustant un dalm à la broche, selon les rites antiques de la vénérie, qu'eut lieu l'élégante conversation dont nous donnons ici quelques extraits. On ne peut lire ces pages sans ressentir un certain malaise, mais il est incontestable que le témoignage de l'écrivain, véritable morceau d'histoire, est révélateur de la pensée des bourreaux nazis. « Kaputt » est édité chez Denoël et a paru au « Livre de Poche ».

Vous avez bien été voir le ghetto, mein lieber Malaparte ? me demanda Frank avec une sourire ironique.
— Oui, lui répondis-je froidement.
— Très intéressant, nicht wahr ?
— Oh ! oui. Très intéressant, répondis-je.
— Je n'aime pas aller dans le ghetto, dit FrauWachter. C'est très triste.
— Très triste ? Pourquoi ? demanda le gouverneur Fischer.
— So schmutzig ! (tellement sale), dit Frau Brigitte Frank.
— Ja, so schmutzig, dit Frau Fischer.
— Le ghetto de Varsovie est, sans doute, le meilleur de toute la Pologne, le mieux organisé, dit Frank. Un véritable modèle. Pour ce genre de choses, le gouverneur Fischer a la main heureuse.

Le gouverneur de Varsovie rougit de plaisir. — Dommage, dit-il d'un air modeste que je n'aie pas eu un peu plus d'espace. Si l'espace ne m'avait pas manqué, j'aurais peut-être pu faire les choses beaucoup mieux.
— Ah ! oui, dommage ! fis-je.
— Songez donc, continua Fischer, que dans ce même espace où trois cent mille personnes vivaient, avant la guerre, maintenant, il y a plus d'un million et demi de Juifs.

— On a beaucoup fait pour diminuer la mortalité dans les ghettos, observa le baron Walsegger d'un ton prudent. Mais...
— Dans le ghetto de Cracovie, dit Wachter, j'ai ordonné que ce soit la famille du mort qui paie les frais des funérailles. Et j'ai obtenu de bons résultats.
— Je suis sûr, dis-je ironiquement, que la mortalité a diminué d'un jour à l'autre !
— Vous devinez ? elle a diminué ! dit Wachter en riant.
— Il faudrait les traiter comme des rats, dis-je, leur donner de la mort-aux-rats. Ce serait plus rapide.
— Ce n'est pas la peine de les empoisonner, dit Fischer, ils meurent tout seuls d'une manière incroyablement. Le mois dernier, rien que dans le ghetto de Varsovie, il en est mort quarante-deux mille.
— C'est un pourcentage satisfaisant, dis-je ; s'ils continuent ainsi, dans deux ans le ghetto sera vide.
— En matière de Juifs on ne peut pas faire de calculs, dit Frank. Dans la pratique, toutes les prévisions de nos experts se sont révélées erronées. Plus il en meurt et plus leur nombre augmente.

Jouer. Les enfants juifs ne jouent pas ; ils n'ont rien pour jouer, ils n'ont pas de jouets. Et puis ils ne savent pas jouer ! Non, les enfants du ghetto ne savent pas jouer. Ce sont réellement des enfants dégénérés. Quel dégoût ! Leur unique amusement, c'est de suivre les chars funéraires chargés de morts — et ils ne savent même pas pleurer — ou d'aller voir fuillier leurs parents et leurs frères derrière la forteresse. C'est leur seul amusement d'aller voir fuillier leur maman. Vraiment un amusement pour enfants juifs !
— Il n'est certainement pas facile, pour nos services techniques, de pourvoir à tous ces morts, dit Frank. Il faudrait au moins deux cents automobiles, alors que nous disposons seulement de quelques dizaines de charrettes à bras. Nous ne savons même plus où les enterrer. C'est un grave problème.
— J'espère bien que vous les enterrer, dis-je.
— Naturellement ! Croyez-vous que nous les donnons à manger à leurs parents ? dit Frank en riant.

Tout le monde rit : « Ach so, ach so, ja, ja, ja, ach so, wunderbar ! » Naturellement, moi aussi, je me mis à rire. C'était une idée si amusante, mon idée qu'on pût ne pas les enterrer ! Les larmes me venaient aux yeux (à force de rire) en pensant à cette drôle d'idée que j'avais eue. Frau Brigitte Frank se comprimait la poitrine des deux mains, la tête renversée, la bouche grande ouverte : « ach so, wunderbar ».

— Ja, so amusant, dit Frau Fischer.



Le sinistre Dr Hans Frank, gouverneur général de Pologne et bourreau du ghetto, à l'époque où le rencontra Malaparte.

Ce n'est pas ma faute s'ils y sont un peu à l'étroit.
— Les Juifs aiment vivre comme ça ! dit Emil Gassner en riant.
— D'autre part, dit Frank, nous ne pouvons pas les obliger à vivre d'une façon différente.
— Ce serait contraire au droit des gens ! observai-je en souriant.
— Frank me fixa d'un air ironique.
— Et pourtant, dit-il, les Juifs se plaignent ils nous accusent de ne pas respecter leur libre volonté.
— J'espère que vous ne prenez pas leurs protestations au sérieux, dis-je.
— Vous vous trompez, dit Frank, nous faisons tout pour qu'ils ne protestent pas.
— Jo, natürlich ! dit Fischer.

Pour ce qui est de la saleté, continua Frank, il est indéniable qu'ils vivent dans des conditions déplorables. Un Allemand n'accepterait jamais de vivre dans cet état-là ! Même pas par plaisanterie ! Et il répéta en riant assez fort : Même pas par plaisanterie !
— Ce serait, fis-je, une plaisanterie amusante.

Dans l'Allemagne on serait pas capable de vivre dans ces conditions, dit Wachter.
— Le peuple allemand est un peuple civilisé, déclara-t-il.

— Ja, natürlich, dit Wachter.
— Il nous faut reconnaître que la faute n'en est pas entièrement aux Juifs, dit Frank. L'espace dans lequel ils sont enfermés est plutôt réduit pour une population aussi nombreuse. Mais les Juifs, au fond, aiment vivre dans la saleté. La saleté est leur assainissement naturel. Peut-être bien parce qu'ils sont tous malades — et les malades, toute de mieux, tendent à se réfugier dans la saleté. Il est douloureux de constater qu'ils meurent comme des rats.

— Il me semble qu'ils n'apprécient pas beaucoup l'honneur de vivre. Je veux dire l'honneur de vivre comme des rats.
— Quand je dis qu'ils meurent comme des rats, je n'ai pas la moindre intention de les critiquer, dit Frank. C'est un simple constatation.

— Il ne faut pas oublier qu'étant donné les conditions dans lesquelles ils vivent, il est

— Je suis sûr, dis-je ironiquement, que la mortalité a diminué d'un jour à l'autre !
— Vous devinez ? elle a diminué ! dit Wachter en riant.
— Il faudrait les traiter comme des rats, dis-je, leur donner de la mort-aux-rats. Ce serait plus rapide.
— Ce n'est pas la peine de les empoisonner, dit Fischer, ils meurent tout seuls d'une manière incroyablement. Le mois dernier, rien que dans le ghetto de Varsovie, il en est mort quarante-deux mille.
— C'est un pourcentage satisfaisant, dis-je ; s'ils continuent ainsi, dans deux ans le ghetto sera vide.
— En matière de Juifs on ne peut pas faire de calculs, dit Frank. Dans la pratique, toutes les prévisions de nos experts se sont révélées erronées. Plus il en meurt et plus leur nombre augmente.

— Ja, so amusant, dit Frau Fischer.

NOUS sortimes du Bévédère. Je montai dans la première voiture avec Frau Fischer, Frau Wachter et le général-gouverneur Frank. Dans la seconde voiture, montèrent Frau Brigitte Frank, le gouverneur Fischer et Max Schmeling. Les autres invités nous suivaient dans deux autres voitures. Nous parcourûmes l'Alaja Uladzowska, tournâmes par la Svientoczkowa et par la Marszalkowska, puis nous arrêtâmes et descendîmes à l'entrée de la « ville interdite », devant l'ouverture pratiquée dans le haut mur de briques rouges que les Allemands ont construit autour du ghetto.

Regardez ce mur, me dit Frank. Voyez-vous réellement cette terrible muraille de ciment hérissée de mitrailleuses dont parlent les journaux anglais et américains ? Et il ajouta en riant : les Juifs, les pauvres gens sont tous malades de la poitrine ; ce mur, au moins, les abrite du vent.

Dans la voix arrogante de Frank, il y avait quelque chose que je crus reconnaître, quelque chose de triste : une cruauté humble et triste.

L'atroce immoralité de ce mur, répondis-je, ne consiste pas seulement dans le fait qu'elle empêche les Juifs de sortir du ghetto, mais dans le fait qu'elle ne les empêche pas d'y entrer.

(Suite page 10)

L'APPEL AU MONDE DES COMBATTANTS DU GHETTO

« Dans le bruit des explosions... dans le crépitements des mitrailleuses... dans la fumée des incendies et dans la mer de sang du ghetto massacré, nous vous envoyons un salut fraternel... Sachez que chaque maison du ghetto continuera à être une forteresse, que nous pouvons tous périr dans ce combat, mais que nous ne capitulerons pas. Nous aspirons farouchement à la vengeance. Nous voulons que soient châtiés tous les crimes commis par notre ennemi commun. Nous combattons pour votre liberté et pour la nôtre, pour votre honneur et pour la nôtre !... Vive la fraternité d'armes avec la Pologne en lutte !.. »

« Que l'héroïsme avec lequel les habitants du ghetto accomplissent leur effort désespéré inspire au monde des actes qui soient à la hauteur des moments grandiose que nous vivons !.. »

LA VIE DU GHETTO au jour le jour

L'AUTEUR de la « Chronique du ghetto de Varsovie » (1), l'historien juif Emmanuel Ringelblum, est mort le 7 mars 1944, exécuté par les nazis au milieu des ruines de la capitale polonaise, en même temps que sa femme et son fils. Il n'aura pas survécu un an au ghetto dont il avait été, en même temps que l'historien et le témoin, l'un des chefs de la Résistance. C'est pour sauver sa vie précieuse que celle-ci lui avait ordonné, à la veille de l'insurrection d'avril 1943, de quitter le ghetto. Entre temps, les archives du ghetto et la « chronique » furent enfouies profondément, sous terre, à deux endroits différents. On les retrouva en 1946 et en 1950.

Fondateur d'une société clandestine, l'O.S. (Oneg Sabbath — « Plaisir du Samedi ») qui fonctionna dès octobre 1939, dont le but était de transcrire au jour le jour l'histoire des juifs de Varsovie, il fut l'auteur d'une belle lucidité. Il semble que dès l'occupation de la Pologne par les Allemands, Emmanuel Ringelblum ait eu la prescience de l'avenir et du destin des juifs varsoviens. Son but essentiel était que le monde, dont on allait tenter de les séparer, apprenne, tôt ou tard, toute la vérité.

Grâce à lui, la vie exacte du ghetto est désormais connue de tous. C'est en été 1941 que le mur du ghetto, construit pendant l'année 1940 fut définitivement achevé. Mais dès le 15 novembre 1940 les habitants du ghetto avaient été consignés. A l'extérieur la garde était montée par des miliciens ukrainiens et des soldats allemands. A l'intérieur, les policiers juifs veillaient. Nul ne pouvait sortir ou entrer sans un laissez-passer spécial, difficile à obtenir. Plus de 400.000 juifs allaient devoir vivre, confinés dans cet espace, 310.000 allaient être déportés. Et quand éclata l'insurrection, il n'y avait plus que 40.000 personnes vivantes au ghetto.

La lecture de la « Chronique » est souvent insoutenable. Militant politique, sociologue éminent, Ringelblum a soutenu la dent dure, dans sa vision claire des événements. Il ne ménage, ni le Conseil Juif, ni l'Entree police juive, ni les trafiquants, les affameurs, les riches ni tous ceux qui, même au cœur de cet enfer, « profitent » de la situation. Et son cœur bat avec celui de son peuple, dont il admire le courage et la patience. La « Chronique » étant clandestine, on n'y distingue qu'à mots couverts la prise de conscience politique des habitants du ghetto qui aboutira, le 20 juillet 1942, à l'unification des différentes organisations juives en une seule organisation de résistance.

Dans la chronique, l'écrivain appelle les

(1) Robert Laffont, éditeur. Traduction de Léon Poliakov. 1 vol. 12,90 f. + T.L.



Un des rares portraits d'Emmanuel Ringelblum, archiviste et chroniqueur du ghetto.

loureux, et quelques autres ironiques. Car ce témoignage humain est aussi l'œuvre d'un véritable écrivain.

19-20 nov. 1940.

Le ghetto a été institué ce samedi. La journée fut terrible. Les gens ne savaient pas que nous allions avoir un ghetto fermé ; ce fut comme un coup de tonnerre. A tous les coins de rue se tenaient des patrouilles de policiers allemands, polonais et juifs, qui vérifiaient les pas-



La chronique du Ghetto

(Suite de page 8)

rement, il en a ouvert une rue Smoeza, où il propose des obsèques de « luxe » (par ex. pour 12 zlotys, on peut avoir des croquemorts en uniforme). (...)

(...) L'abandon d'enfants dans les institutions du ghetto et aux postes de police est devenu un phénomène de masse. La création d'une maison pour cent enfants mendiants n'a pas été un remède. Les enfants continuent à mendier tout comme auparavant. (...)

26 avril.

(...) La mortalité parmi la population juive est devenue énorme. Elle a monté de 150 à 500-600 par semaine. Les gens meurent dans la rue. Une mère à laquelle on a demandé pourquoi elle se tenait dans la rue avec ses enfants a répondu qu'elle préférerait mourir dans la rue que dans sa chambre. (...)

11 mai 1941.

(...) Voici comment les contrebandiers opèrent rue Sienna : le balayeur des rues

franchir le mur, apprennent à connaître Varsovie par les images. Les cinémas projettent à nouveau des films de propagande antijuive sous le titre : « Juifs, pour typhus ». Des bandes tournées au ghetto cherchent à montrer à quel point les juifs sont pouilleux. D'autres reportages ont été tournés dans les camps de travail afin de prouver que les juifs sont paresseux. (...)

Août 1941

On constate une curieuse indifférence à la mort, qui ne fait plus aucune impression. Dans les rues les gens passent avec indifférence devant les cadavres. Rares sont ceux qui viennent se renseigner dans les hôpitaux sur les décès. Le cimetière aussi ne suscite pas un grand intérêt. (...)

(...) Dans le silence de la nuit, les cris des enfants qui mendient ont une étrange résonance, et il faut avoir le cœur bien dur pour ne pas leur jeter un morceau de pain — à moins de fermer fenêtres et volets... Couramment ces enfants mendiants meurent la nuit sur le

Octobre 1941

Deux enfants mendiants s'étaient installés dans la rue, avec l'écrêteau « S.O.S. ». Il faut convenir que c'est la formule qui convient le mieux à notre situation, la devise la plus juste.

14 novembre.

Les premiers froids sont déjà là et la population frissonne. Le spectacle le plus terrible est celui des enfants gelés. Enfants aux pieds nus, aux genoux nus, en haillons, pleurant dans la rue. (...) Au début d'octobre, lorsque la première neige est tombée, près de dix-sept enfants ont été trouvés morts de froid dans les escaliers des maisons ruinées. Cela devient un phénomène banal. (...)

(...) Le 11 novembre, les drapeaux polonais ont flotté pendant quelques heures sur le Monument de la Liberté ainsi que sur le monument aux aviateurs. Un drapeau fut hissé aussi sur le monument de Poniatowski, et cela, bien que celui-ci soit gardé.

..

PUIS la fin arriva, avec une rapidité vertigineuse. Au cours des deux derniers mois de sa deuxième année d'existence le ghetto perdit les trois-quarts de ses habitants. Le 22 juillet 1942, un ordre allemand fut rendu public par le Conseil Juif, exigeant la déportation « à l'Est », de tous les habitants, à l'exception de ceux qui travaillaient dans les entreprises industrielles allemandes. Le rassemblement avait lieu à l'Umschlagplatz, avant l'embarquement dans les trains de la déportation. La police juive, qui croyait pouvoir sauver sa peau en faisant du zèle, se conduisit d'une façon assez odieuse, au cours de scènes terrifiantes. Cependant 2.000 policiers furent déportés avec leurs familles le 26 septembre 1942. Il ne restait plus, à la fin de l'année, que 40.000 esclaves. Et certains d'entre eux avaient décidé de résister, parmi lesquels Ringelblum. Résistance sans espoir, peut-être, mais celle de la dignité humaine. Les juifs ne voulurent pas mourir en esclaves. Ils périrent en hommes libres.

..

Juillet-décembre 1942.
Résistance.

Le juif du Petit Ghetto — celui qui saisit un Allemand à la gorge. L'Autre devint enragé et tua treize juifs dans la cour (rues Panska ou Twarda). Le juif de la rue Nalewski qui arracha une arme des mains d'un garde ukrainien et s'enfuit.

Le rôle joué par la jeunesse — les seuls qui restèrent sur le champ de bataille furent les rêveurs romantiques — Samuel qui ne put survivre à la tragédie du ghetto — les décisions des divers groupes de résistance — la tentative d'incendier le ghetto — l'appel à la résistance du 6 septembre, considéré dans le ghetto comme une provocation. La tentative d'assassiner Szerynski, le chef de la police juive. (...)

15 octobre.

Pourquoi n'avons-nous pas résisté lorsqu'ils commencèrent à déporter 300.000 juifs de Varsovie? Pourquoi nous sommes-nous laissés conduire à l'abattoir comme des moutons? Pourquoi l'ennemi eut-il la partie si belle? Pourquoi les bourreaux n'eurent-ils pas une seule perte? Pourquoi 50 SS (d'après certains, encore moins) aidés de quelque 200 gardes ukrainiens et d'autant de lettons purent-ils mener l'opération si aisément à bien? (...)

Comment vivent les esclaves de notre temps

1. Numérotés et tamponnés.
2. Dans les casernes — sans leurs femmes.
3. Femmes et enfants sont expédiés, car un esclave n'a pas besoins de famille.
4. Marchent en groupe, jamais seuls.
5. Battus et terrorisés au cours du travail.
6. Atrocement exploités comme des coolies. (...)
7. Interdiction de toute organisation quelle qu'elle soit.
8. Interdiction de toute protestation ou signe de mécontentement.
9. La vie de chaque esclave dépend de son maître et de l'assistant juif du maître. A tout moment un homme peut être expédié à l'Umschlagplatz.
10. Discipline meurtrière envoi d'un ouvrier dans un camp de travail forcé pour le moindre retard. (...)
11. Obligation de travailler, même avec une fièvre de cheval.
12. Pire que les esclaves, parce que ceux-ci savaient qu'ils allaient rester en vie, et pouvaient espérer d'être libérés. Les juifs sont *morituri* — condamnés à mort — sentence prononcée — exécution renvoyée à une date indéterminée. (...)



Les femmes du ghetto participèrent glorieusement à l'insurrection

se tient de l'autre côté du mur, et balaie consciencieusement. Avec son balaie, il pousse divers objets dans la rigole (qui passe sous le mur); et par la même voie, il reçoit l'argent. Des gosses squelettiques de 3-4 ans se fauillent par d'autres rigoles et vont chercher du côté aryen les marchandises. On peut s'imaginer les sentiments d'une mère qui sait que son enfant est en danger de mort...

(...) La mort guette dans chaque rue. Les enfants ne la craignent plus. Dans une cour, les enfants s'amusaient à chatouiller un cadavre. (...)

(...) Certains de nos richards ferment la porte à clé lorsqu'ils se mettent à table. D'autres conservent du pain blanc dans un tiroir, et ne le mangent que lorsque personne ne les voit. (...)

(...) La démoralisation du ghetto est terrible. Au point que lorsque deux juifs se rencontrent, l'un dit à l'autre : « L'im de nous travaille sûrement pour la Gestapo! » Récemment une femme a confié une jaquette à une autre, qui s'est dit que quelque chose de précieux devait y être cousu; le lendemain il y eut une perquisition...

20 mai.

Au cours de la deuxième décennie de mai, la famine et la mortalité étaient à l'ordre du jour. Ces jours derniers les décès ont atteint le chiffre de 150 environ par jour (...) et la mortalité continue à croître. (...)

Juin 1941.

Les enfants juifs qui ne peuvent pas

trottoir. C'est ce qui est arrivé en face du 24, rue Muranowska, où un petit garçon de six ans a gémis toute la nuit, trop faible pour aller chercher un morceau de pain qui lui avait été jeté par la fenêtre. (...)

(...) Les enfants deviennent de plus en plus démoralisés. A témoins, les batailles rangées entre les bandes d'enfants, au cours desquelles on fait des prisonniers. (...) Les petits gangsters se moquent de la police juive. Je les ai vus singer un peloton de policiers faisant l'exercice, aux cris de « Tournez la manivelle ».

Septembre 1941.

Rue Sienna, où habite l'aristocratie juive, en particulier les convertis, la mode est en plein essor. Des femmes élégamment vêtues y font leur promenade. Dernièrement, elles ont commencé à porter de hautes bottes, comme les hommes. Il va de soi que de telles bottes coûtent au moins 450 zlotys la paire.

Les frères Kohn et Heller, qui sont très actifs et font d'admirables affaires, ont récemment ouvert leurs propres halles, 44, rue Leszno. A l'entrée se tiennent des gardiens, qui ne laissent pas passer les mendiants. Les omnibus à chevaux, qui desservent les rues dans lesquelles ne passe pas le tramway électrique, sont un grand succès. Ils sont toujours pleins de monde. On les appelle « Boîte à Kohn », « boîte à poux ». L'homme de la rue dit « je prends un Kohn-Heller. » (...)

MALAPARTE et les « rats » du Ghetto

(Suite de la page 9)

— Et pourtant, dit Frank en riant, bien que la violation de l'interdiction de sortir du ghetto soit punie de mort, les Juifs entrent et sortent à leur gré.

— En escaladant le mur?

— Oh non, répondit Frank. Ils sortent par de petites ouvertures, semblables à des trous de rats, qu'ils creusent la nuit à la base du mur et cachent le jour avec un peu de terre et de feuilles. Ils s'enfilent dans ces trous et s'en vont en ville acheter des vivres et des vêtements. Le marché noir du ghetto se pratique en grande partie à travers ces trous. De temps en temps, quelques-uns de ces rats tombent dans la soucoupe : ce sont des enfants de huit à dix ans, pas davantage. Ils risquent leur vie avec un véritable esprit sportif. Cela aussi, c'est du cricket, n'est-ce pas?

— Ils risquent leur vie? m'écriai-je.

— Au fond, répondit Frank, ils ne risquent rien d'autre!

— Et c'est ça que vous appelez du cricket?

— Naturellement. Chaque jeu a ses règles.

— A Cracovie, dit Frau Wachter, mon mari a construit autour du ghetto un mur à l'orientale, avec des courbes élégantes et de jolis créneaux. Les Juifs de Cracovie ne peuvent certainement pas se plaindre. Un mur tout à fait élégant, de style juif.

Tous se mirent à rire, en tapant des pieds sur la neige glacée.

— Ruhe! silence! dit un soldat, qui le fusil en joue, était agenouillé à quel-

ques pas de nous, caché par un tas de neige.

Le soldat visa un trou, creusé dans le mur à fleur de terre. Un autre soldat, agenouillé derrière lui, surveillait par-dessus l'épaule de son camarade. Tout à coup celui-ci tira. La balle atteignit le mur juste au bord du trou.

« Manqué », s'écria gaiement le soldat en rechargeant.

Frank s'approcha des deux soldats et demanda sur quoi ils tiraient.

— Sur un rat! répondirent-ils en riant bruyamment.

— Sur un rat? ach so! dit Frank en s'agenouillant pour regarder par-dessus l'épaule du soldat.

Nous nous étions approchés, nous aussi, et les dames riaient et se trémoussaient en relevant leurs jupes à mi-jambes comme font habituellement les femmes quand on parle de rats.

— Où est-il? où est le rat? demanda Frau Brigitte Frank.

— Achtung! dit le soldat en visant. Par le trou creusé au pied du mur, on vit paraître une touffe de cheveux noirs ébouriffés; puis deux mains émergèrent du trou, se posèrent sur la neige. C'était un enfant.

Le coup partit. Cette fois-là encore, il manqua le but de peu. La tête de l'enfant disparut.

— Donne ça, dit Frank d'une voix impatiente. Tu ne sais même pas te servir d'un fusil! Il s'empara du fusil, et visa.

La neige tombait dans le silence.

Le procès Poujade en appel à Limoges

Jugement le 25 avril

La Cour d'Appel de Limoges examinait, le jeudi 28 mars, les écrits antisémites de Poujade, qui avaient valu à celui-ci une condamnation sévère en première instance, le 7 novembre dernier.

Dès avant l'ouverture de l'audience, dans la grande salle claire, au premier étage du Palais de Justice, un certain nombre d'amis du M.R.A.P. sont présents : délégués de l'Association des Etudiants de Limoges, anciens combattants et résistants, entourant notre secrétaire général, Charles Palant et Albert Lévy, membre du Bureau National, venus de Paris avec les avocats.

Puisque Poujade a fait appel, c'est à son défenseur, M^e Lapeyronie, que le président, M. Villette, donne en premier lieu la parole.

Un « protecteur » des juifs

« Avocat poujadiste », avions-nous écrit en rendant compte du premier procès. M^e Lapeyronie confirme son accord fondamental avec son client, dont il s'emploie à justifier les thèses. Seulement, il a quelque peu modifié sa tactique — les commentaires de la presse et le jugement lui-même l'ayant incité à la prudence. Aux attaques frontales et grossières, il s'efforce de substituer des insinuations qu'il veut perfides, et il ne recule pas devant les paradoxes les plus audacieux. Astuces, à vrai dire, cousues de grosse ficelle, que les avocats des

parties civiles ramèneront sans peine à leur juste valeur.

Ainsi, s'en prenant au M.R.A.P., M^e Lapeyronie n'ose pas reprendre ouvertement l'affirmation (reproduite par « Fraternité Française ») selon laquelle notre Mouvement aurait pour but, non de combattre le racisme, mais de défendre « la finance juive » : alors, il disserte sur « le sémisme, corollaire de l'antisémitisme », et s'étonne que nous ne menions pas la lutte à la fois « contre le sémisme et l'antisémitisme ». Il voit même dans cette lacune « quelque chose d'inquiétant », qui le retient... de donner son adhésion au M.R.A.P. (On s'en serait douté!).

Puis, c'est le portrait ému, larmoyant, de ce brave homme de Poujade, qui, lui, est un authentique Français, père de cinq enfants, natif de Saint-Céré, « ville tolérante, ouverte à tous » (heureusement!). Pour terminer ce curriculum vite, l'avocat ajoute : « Ce que Poujade a fait pour la France libre, sous l'occupation, je ne peux vous le dire, car, en raison de sa modestie, il ne me le permettrait pas. »

Et c'est de là que tout découle : ce brave homme, donc, a son franc-parler. On l'a mal compris. Certes, il a peut-être eu quelques « phrases malheureuses », « un peu lourdes »... Son tort, en réalité, c'est de vouloir épargner aux juifs les dangers qui les menacent. Comme si, avant Hitler, quelqu'un avait dit aux juifs allemands : « Attention, si vous continuez, ça va mal finir. » Il veut — mais oui! — « protéger la communauté juive », en dénonçant ceux de ses membres qui « provoquent » contre elle l'antisémitisme et de futurs pogromes. (Autrement dit : l'antisémitisme est causé par les juifs eux-mêmes, et M^e Lapeyronie se garde d'expliquer, par exemple, pourquoi le comportement discutable de tel Auvergnat n'entraîne pas de semblables « avertissements » en faveur de tous les originaires du Centre de la France!)

Conclusion : Poujade n'est pas ennemi des juifs, il en est au contraire la victime. Et les vrais Français (entendez : les poujadistes) éprouveront une profonde amertume de voir avec quel acharnement ces gens-là s'en prennent à leur chef prestigieux et refusent tout le bien qu'il veut leur faire...

L'avocat général : confirmation

Après ces pénibles pironettes, qui n'ont qu'un très lointain rapport avec l'objet du débat, la parole est donnée à l'avocat général, M. Benoit-Cattin.

Celui-ci, en quelques mots, demande purement et simplement la confirmation du jugement de première instance : jugement, rappelons-le, qui condamnait Poujade et le directeur de « Fraternité Française » à 2.000 francs d'amende chacun, et accordait le franc symbolique de dommages et intérêts aux deux organisations qui s'étaient constituées parties civiles : le M.R.A.P. et l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs.

M^e Jean SCHAPIRA : Une action efficace

M^e Jean SCHAPIRA intervient alors au nom du M.R.A.P. Dans une plaidoirie mordante, rigoureuse, il met en pièces l'argumentation fallacieuse de M^e Lapeyronie et souligne la valeur exemplaire du jugement que Poujade conteste.

« Le problème, dit-il, est parfaitement délimité. Nous ne reprochons à nos adversaires, ni des conceptions philosophiques, ni des opinions personnelles exprimées par voie de presse : nous demandons leur condamnation, conformément à la loi, pour les excitations à la haine raciste et à la violence auxquelles ils se sont livrés. »

Confrontant point par point les deux articles incriminés avec le texte du décret-loi Marchandeaup, qui a été appliqué par le Tribunal correctionnel, M^e Schapira montre que les écrits de Poujade contiennent de véritables appels au pogrome. Au passage, il relève l'inconséquence de M^e Lapeyronie affirmant que Poujade n'a pas voulu attaquer tous les juifs mais seulement les banquiers : « Comment, lorsqu'il s'étonne qu'« on n'en voit pas beaucoup sur nos champs de foire », Poujade peut-il prétendre qu'il ne parle pas de l'ensemble des juifs? S'attend-il à rencontrer des banquiers, juifs ou non, sur les champs de foire?... S'il en était ainsi, c'est du psychiâtre qu'il relèverait... » En fait, le style des deux articles ne saurait tromper.

Quant aux intentions, elles sont claires. Les excitations racistes de Poujade « ne sont pas le fait d'un accident de plume, elles correspondent à une tradition solidement établie dans son jour-

nal », souligne M^e Schapira, citations à l'appui.

Toutefois, notre avocat constate que le ton de Poujade en la matière a quelque peu changé depuis le jugement de Limoges, qu'il met une sourdine à ses attaques racistes, ce qui prouve que la condamnation a été utile et qu'elle doit être confirmée.

A propos de la recevabilité du M.R.A.P., que le Tribunal a reconnue en accordant à notre Mouvement le franc de dommages et intérêts, M^e Schapira se livre à une analyse minutieuse. Le décret-loi Marchandeaup n'excluant pas la constitution de parties civiles dans les cas de diffamation raciale, qui peut engager une telle action, puisque ni un membre du groupe diffamé, ni la totalité du groupe ne peut le faire ? Qui, sinon une organisation telle que le M.R.A.P., ayant « un intérêt personnel » à la lutte antiraciste, comme l'a estimé le Tribunal? De plus, dans l'affaire en question, le M.R.A.P. est directement diffamé par Poujade.

M^e Schapira demande donc qu'en dépit d'une jurisprudence assez contradictoire dans le passé, le premier jugement de Limoges soit maintenu. Ce serait se placer dans l'esprit même de la loi qui vise à une action efficace contre le racisme, dans l'intérêt supérieur de la nation.

M^e Etienne NOUVEAU : Au nom de la civilisation...

M^e Etienne NOUVEAU, avocat de l'Union des Engagés Volontaires et Anciens Combattants Juifs, qui s'est également constitué partie civile, dénonce à son tour les faux-fuyants de l'avocat de Poujade. Seuls étaient visés certains juifs, désignés nommément? Il suffit de lire le titre de l'article de Poujade : « Le régime et LES JUIFS » pour constater le caractère général des attaques. Ou certaines phrases comme celle-ci : « Si je m'appelais Lévy je n'irais pas tenter des procès aux gens qui m'hébergent. »

« On ne peut tomber d'une façon plus lourde, plus grossière dans l'antisémitisme », souligne M^e Nouveau.

Puis il en vient à la phrase qui a motivé l'intervention des Anciens Combattants Juifs : « On n'en voit pas beaucoup... sur les plaques de marbre de nos monuments aux morts... »

« Cette phrase, déclare M^e Nouveau, constitue une grave atteinte à l'honneur des anciens combattants juifs. Elle revient à dire qu'ils n'ont pas fait leur devoir comme tous les Français. »

« Il s'agit là, poursuit-il, d'une attaque traditionnelle, classique des antisémites. Mais il s'agit aussi d'une dangereuse excitation à la haine, car comment peuvent réagir, sinon d'une façon hostile, voire violente, les victimes de la guerre, les mutilés, les veuves, les familles des anciens combattants — qui constituent au total des millions de Français — si l'on parvient à leur faire croire que les juifs, eux, se sont mal battus? »

Répondant encore à M^e Lapeyronie, selon qui l'antisémitisme existerait toujours, M^e Nouveau rappelle que ce fléau fait partie de ces erreurs monstrueuses, de ces criminelles superstitions dont l'humanité, peu à peu, se libère : « Le progrès même de la civilisation, conclut-il, tend à faire cesser cette infirmité de l'esprit et les abominations qu'elle entraîne... L'immense tort de Poujade, c'est de relancer ces campagnes infâmes que nous avons connues avant la guerre et qui ont déjà fait tant de mal. Trop de Français sont morts afin d'en empêcher le retour pour qu'elles ne soient pas condamnées avec une extrême vigueur. »

Le Bâtonnier Paul ARRIGHI : « La France rejette le racisme »

Avec maîtrise et sobriété, avec une grande élévation de pensée, le Bâtonnier Paul ARRIGHI résume maintenant le débat, le situe dans son contexte général.

« Poujade, dit-il, justifie l'existence et l'application du décret Marchandeaup en 1963 comme Hitler et ses séides les justifiaient en 1939. » Et il cite quelques extraits d'articles parus dans la presse nazie, coïncidant parfois mot pour mot avec les diatribes de Poujade :

« Devons-nous hausser les épaules devant une telle « littérature »? Non. Car il est des horreurs que nous n'aurions sans doute pas connues, si certains n'avaient pas haussé les épaules, il y a quelque trente ans. »

De Poujade, le Bâtonnier Arrighi trace un portrait, qui pour être peu flatteur, n'en est pas moins objectif : « S'il fut condamné à plusieurs reprises, au début de sa carrière politique, pour avoir organisé le refus de paiement de l'impôt, son casier judiciaire, depuis, ne comporte que des condamnations pour injures et diffamations. Il est devenu un diffamateur professionnel, et sa « doctrine » se réduit désormais à ceci : exciter à la haine des Français contre d'autres. Tel est le terme de son évolution politique et intellectuelle. »

« Il n'est pas de malheur subi par la France, souligne encore le Bâtonnier Arrighi, en citant les articles de « Fraternité Française », que Poujade n'explique par le complot d'un groupe racial ou confessionnel : c'est la faute aux juifs, aux noirs, à l'Islam... Ce raisonnement simpliste est à la base même du fascisme. Il lui faut un bouc émissaire : ce sera le juif. Il lui faut une panacée : ce sera le racisme... C'est de cette façon qu'Hitler a pu fanatiser tout un peuple. »

« L'antisémitisme, dit-il encore, est une force de désintégration de la nation, qui fut utilisée par les nazis contre la France avant de l'attaquer. Aussi est-ce dans le cadre de la défense nationale contre les menées de la 5^e colonne que le décret-loi de 1939 a été adopté. Il s'agissait alors de réagir et de sévir. Il s'agissait de sauver la démocratie et la France... »

« Fondamentalement, l'antisémitisme est contraire aux traditions, à l'esprit de notre pays. Ce que la France rejette, ce n'est pas tel groupe de citoyens, comme le voudrait Poujade, c'est le racisme lui-même. »

« Si les excitations de Poujade, poursuit l'avocat du M.R.A.P., n'étaient qu'un accident, on ne les négligerait certes pas ; pourtant on admettrait que la condamnation soit de pure forme. Mais il n'en est pas ainsi. Et de plus, nous n'oublions pas à quels excès de semblables menées ont conduit. Il y a quelques années nous avons assisté à une campagne de crois gammées qui, partie d'Allemagne, a gagné de nombreux pays dont la France : c'est dire que tout danger n'a pas disparu. »

Rendant hommage au jugement du Tribunal correctionnel, qui souligne l'objet hautement social de la lutte antiraciste, le Bâtonnier Arrighi demande que ce jugement soit confirmé et conclut : « La Cour doit faire comprendre à Poujade et à ses semblables que lorsqu'on s'affirme de terre française, il est des propos qu'on ne peut tenir. »

Le jugement, annonce le président, sera rendu le 25 avril.

Le carnet de DL

Le Bâtonnier ARRIGHI membre de l'Institut

Nous sommes heureux de féliciter notre éminent ami, M. le Bâtonnier Paul ARRIGHI, membre du Comité d'Honneur du M.R.A.P., pour son élection à l'Académie des Sciences morales et politiques. Sa participation au procès intenté à Poujade par le M.R.A.P. témoigne de l'intérêt que porte à notre cause ce grand juriste qui fut aussi un courageux résistant, déporté à Mauthausen. Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de lui exprimer la respectueuse affection de tous les amis de notre Mouvement.

Le professeur KASTLER Grand Prix Scientifique de la Ville de Paris

Le professeur Alfred KASTLER, membre du Comité d'Honneur du M.R.A.P., vient de recevoir le Grand Prix Scientifique de la Ville de Paris pour ses travaux dans le domaine de l'optique. Nous exprimons nos chaleureuses félicitations à ce grand savant qui est aussi un militant, dont nous avons apprécié fréquemment les interventions et les prises de positions contre le racisme.

NOS DEUILS

Nous avons appris avec émotion le décès de notre ami Max GRUNFELD, qui fut l'un des fondateurs du M.R.A.P. et qui, militant antiraciste de longue date, témoigna toujours de sa sympathie active envers notre Mouvement.

La mort soudaine de notre ami, le Dr BRUMBERG, qui avait si souvent participé à l'action du M.R.A.P., a profondément ému tous ceux qui connaissent cet homme plein d'énergie. Que sa famille trouve ici l'expression de nos sincères condoléances.

Pour agir contre le racisme

FAITES CONNAITRE « DROIT ET LIBERTÉ »

Envoyez-nous les adresses de personnes susceptibles de s'abonner. Nous leur ferons parvenir plusieurs numéros de notre journal.

(Et ne dites pas : « Je le ferai demain ! »)

Les Ballets d'Amérique Latine au Théâtre de l'Etoile



Dirigés par Angel ELIZONDO, les Ballets de l'Amérique Latine dont nos amis ont apprécié un aperçu du talent, au dernier Gala antiraciste de la salle Pleyel, s'installeront à Paris, au Théâtre de l'Etoile où ils se produiront du 2 au 30 mai prochain. Ci-dessous : La reconstitution d'une cérémonie de possession Vaudou.



elle aime...
...les bas
Dimanche

SERVI-PRIX

4, boulevard de Denain - PARIS (10^e)
TRUdaine : 81-60 - Métro : GARE DU NORD

Toute la bonneterie

Lingerie - Confection

POUR HOMMES - DAMES ET ENFANTS

LE LIBRE-SERVICE DE TOUTE LA FAMILLE

CONFECTION
POUR DAMES

GROS 1/2 GROS

PERLETTE

★
MANTEAUX
TAILLEURS
VESTES

CREATIONS NOUVEAUTES

57, rue de Turenne - PARIS - 3^e

Tél. : TUR. 73-98

Un nouveau pas

DANS le dernier numéro de « Droit et Liberté », paraissait une double page d'annonces publicitaires confiées à notre journal par onze fabricants et commerçants du Meuble. En la présentant, notre ami Hugues Steiner, membre du Bureau National du M.R.A.P. écrivait :

« Que nos annonceurs d'aujourd'hui soient chaleureusement salués et remerciés.

« Nous avons le ferme espoir que leur exemple sera suivi, dans cette profession et dans d'autres, afin que notre action et notre influence puissent gagner rapidement toute l'ampleur qu'exigent les données de notre temps. »

Nos remerciements, ce mois-ci, vont aux professionnels du Textile et de l'Habillement, qui, au nombre de plus de vingt, nous apportent à leur tour, avec leurs annonces, le témoignage de leur sympathie agissante.

L'émulation amicale qui s'instaure ainsi en faveur de la cause antiraciste confirme que les activités du M.R.A.P. sont reconnues utiles et efficaces dans les milieux sociaux les plus divers : faut-il souligner combien nous sommes sensibles à ces marques de confiance, d'où qu'elles viennent, et aux encouragements si précieux qu'elles constituent pour nous.

On peut voir par le présent numéro de « Droit et Liberté » les améliorations que nous permet tout supplément de ressources — puisque nous avons pu augmenter le nombre de pages et, partant, la richesse, l'intérêt de notre journal.

D'une façon plus générale, nous avons eu déjà l'occasion de souligner que nos initiatives ne sont limitées par rien d'autre que par les moyens dont nous disposons pour les mener à bien et les développer. Il y a fort à faire en ce moment pour combattre le racisme, les réponses à notre questionnaire le prouvent ; et notre prochaine Journée Nationale, le dimanche 12 mai, nous ouvrira, sans nul doute, les perspectives d'une action plus ample encore.

Nous devons donc faire toujours mieux pour donner au M.R.A.P. toujours plus de moyens. Et il convient de souligner, en particulier, que les résultats obtenus sur le plan publicitaire, que ce soit pour le présent numéro ou le précédent, sont loin d'épuiser les possibilités, même dans les deux professions considérées. Il s'agit d'un point de départ très réconfortant ; et nos nombreux amis et militants auront à cœur d'accroître de mois en mois l'importance du soutien que nous recevons sous cette forme.

Nous ne doutons pas, d'autre part, que nos lecteurs, accorderont leur préférence et leur sympathie, en se recommandant de « Droit et Liberté », aux annonceurs qui nous font bénéficier d'un tel soutien.

Un dernier mot. Il va de soi que nous comptons pour assurer la réalisation de nos tâches, sur d'autres ressources également. Le M.R.A.P. exprime les aspirations antiracistes de TOUS les Français de bonne volonté, et c'est sur eux tous qu'il s'appuie. Chacun peut et doit apporter sa contribution, selon ses moyens personnels et selon sa conscience, à notre œuvre commune.

Qu'il me soit permis, en particulier, d'attirer l'attention sur la grande souscription de trois millions d'anciens francs que nous venons de lancer pour la Journée Nationale. De son succès dépend l'éclat et le retentissement de cette grande manifestation. Et son succès dépend de vous.

Julien AUBART,
Trésorier du M.R.A.P.

Les magasins

AU MUGUET DE PARIS

60 POINTS DE VENTE

146, Faubourg Poissonnière
PARIS (9^e)

Tél. LAM. 95-19

LE PRET A PORTER
DE QUALITE

CREENT CHAQUE JOUR ET VOUS HABILLENT AU GOUT DU JOUR

FABRICANTS DE BONNETERIE !
POUR VOS FILS CLASSIQUES ET DE FANTAISIE :
(laine et angora - cachemire pur - poils de chameaux -
shetland pur importé d'Angleterre)
ET POUR VOS TRAVAUX A FAÇON :
(Bobinage - traitement et adoucissement - foulonnage -
dévidage - fluffage)
Dépositaire des Ets DELMASURE (laine peignée Nm 2/28, 1/28, 1/40)
et Ets MARAVAL (cardé Nm 1/8, 1/12, 1/14)

UN SEUL SPECIALISTE
VALMY-TEXTILES

(VALTEX)

93, QUAI DE VALMY, 93
PARIS - X^e

Téléphone : COMbat 94-73
MAllot 03-65



15 formes de cols
3 longueurs de manches
par encolure

Le plus grand choix de
Paris en chemises de luxe

Elysées Soieries
55 CHAMPS ELYSEES

PRET A PORTER POUR DAMES ET JEUNES FILLES

Ets

MANTEAUX
TAILLEURS
ENSEMBLES

Max JACOBS et Cie

53, RUE REAUMUR - PARIS (2^e)

Téléphone : GUT. 52-45 - 52-46 - 52-47

SOIERIES
LAINAGES

★

NICO - SUZANNE

12, rue de Steinkerque - PARIS (18^e)

Tél. : MON. 17-10

Métro : ANVERS



Viley
CHEMISIER
TAILLEUR

Qualité Éléance

Tout l'habillement masculin

25 RUE LA BOËTIE ANJ. 42-99

LE BAS

Merci

LE MOINS CHER
DES BAS DE MARQUE

EN VENTE DANS TOUS LES GRANDS MAGASINS



LE CASTOR

Vêtements de Peau

CRÉATIONS
HAUTE COUTURE

80, rue de Turenne - PARIS - 3^e
Tél. : TUR. 15-57 +

nadine berger

prêt à porter de luxe - créations
collection jeunes filles

52, rue de sèvres
paris 7^e
seg. 36-48

28, rue du four
paris 6^e
lit. 39-31

Renée

Farell

20, Boulevard des Italiens
PARIS - 9^e

HABILLE JEUNE

BONNETERIE
POUR
ENFANTS

SONBEL

GRANDS MAGASINS
●
MAISONS SPECIALISEES

FABRIQUE DE CONFECTION POUR DAMES

LES CRÉATIONS



PARIS
SPORT. VILLE - PLUIE

MADE IN FRANCE

45, RUE DE CLERY - PARIS (10^e) Téléphone : LOU. 14-23

VETEMENTS DE SPORT ET DE PLUIE

COMMISSION
EXPORTATION

CATALOGUE
SUR DEMANDE

PRIX LES PLUS BAS DE PARIS

Choix incomparable en

- TISSUS D'AMEUBLEMENT
- LAINAGES
- TERGALS
- COTONNADES ET SOIERIES

Spécialité tissus de robes de mariées et de soirées

TISSUS SAINT-PIERRE

3, rue de Steinkerque - PARIS - 18^e
Téléphone : MONtmartre 48-29

Métro : ANVERS - Autobus : 30 - 54 et 85



dans les magasins de
Catherine Gérard

58 bis, Chaussée d'Antin
vous trouverez prêt à porter

au rez-de-chaussée

vestes, 3/4, sport, jupes, tricot,
pantalons.

au premier étage

robes, manteaux, tailleurs, ensembles,
robe et veste, veste et jupe.

aux nouveaux magasins
du premier étage

pluie, peau, mariée, jeune fille, petite
femme.

* les plus larges facilités de paiement vous y
seront toujours consenties sans formalités.

* pour les mesures ou pour les retouches éven-
tuelles, les délais seront IMPÉRATIVEMENT respectés.

TOUT L'HABILLEMENT FEMININ
Julien OBAR

66, Bd Rochechouart
PARIS (XVIII^e)

Tél. : MON. 20-88
ORN. 26-33
Métro : ANVERS

Voir
page 14
la suite
de nos
annonces

LE SPÉCIALISTE DES TISSUS COUTURE

TISSUS

7, RUE DE STEINKERQUE - PARIS 18^e - MÉTRO : ANVERS - TÉL. : MON. 44-97

PARURES POUR LA COUTURE

Créateur-Fabricant

FRANCE - FOURNITURES

Les plus beaux boutons de Paris

4, RUE DU NIL — PARIS (2^e)

Pour rendez-vous : CEN. 68-56

LES TISSUS



GALERIES D'ANTIN

ROBES
TAILLEURS
MANTEAUX
ROBES DE MARIEES

46, CHAUSSEE D'ANTIN
PARIS-9^e - Tél. : TRI. 67-55

FABRIQUE DE VETEMENTS

IMPERMEABLES

CUIR — GABARDINE — SPORT

Ets ANGEL S.A.

Société anonyme au capital
de 710.000 nouveaux francs

MAISON FONDÉE EN 1921

Usine à St-Cyr-du-Vaudreuil (Eure)

104, RUE DE D'ABOUKIR

PARIS - 2^e



Tél. : GUT 73-24 et CEN. 60-74

DOROTHEE BIS

37 - 39, RUE DE SEVRES

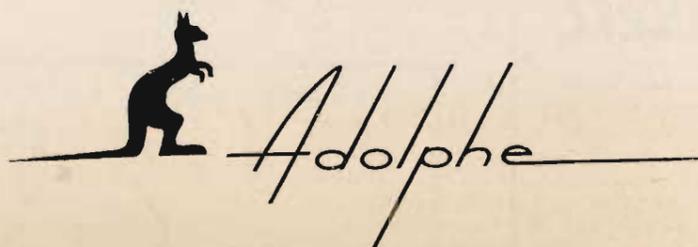
LIT : 86-11

Créations prêt à porter
MANTEAUX - ROBES - TAILLEURS

Signy

36, rue du Caire
PARIS

LOU. 09-42



fabricant - créateur

prêt-à-porter féminin

pour la ville, la mer,

la montagne

160, rue montmartre

paris-2^e — cen. 03-89

Connaissez-vous les Indiens d'Amérique du Nord ?

SOLUTIONS DU JEU DE LA PAGE 3

1. **NON.** C'est une erreur de nommer les Indiens « Peaux Rouges » car leur épiderme ne se distingue pas par une coloration spéciale. Cette erreur est due à Christophe Colomb. En effet, les premiers Indiens qu'il vit en abordant l'Amérique avaient le visage peint en rouge : il en déduisit qu'il avait découvert des hommes de race « rouge ». La teinte de l'épiderme des Indiens peut varier selon les tribus du jaune clair des Malais ou même du blanc des Européens au Brun-chocolat des Africains ou des Cingalais sans jamais passer par le vermillon ou l'écarlate.

2. **NON.** En effet, les Indiens n'ont jamais imaginé la roue malgré leurs déplacements fréquents et la nécessité qu'ils avaient d'emporter avec eux tous leurs biens. Les transports d'objets lourds se faisaient soit à dos d'homme ou d'animal, soit en les faisant glisser sur des troncs d'arbres ou les tirant sur des branchages. De là l'origine du « travois » qui est en quelque sorte l'ébauche du premier traîneau et que les Indiens faisaient tirer par des chevaux.

3. **NON.** La coutume du scalp était totalement ignorée des Indiens des Plaines avant l'arrivée des Blancs. Ce genre de supplice était connu de toute l'antiquité puisque Hérodote en fait mention et constate qu'il était en usage chez les Scythes. En tout cas, à l'époque précolombienne il n'est pratiqué que par quelques tribus du Nord-Est. Mais les Sioux, les Cheyennes, les Comanches, etc. ne le connaissent pas. C'est un des « premiers bienfaits » de la civilisation de le leur révéler. En effet, les collectionneurs européens ne tardent pas à se disputer ces hideux trophées et les achètent à n'importe quel prix. Des trappeurs scalpent mais ça ne suffit pas et voilà les Indiens intéressés par les grosses sommes d'argent promises, qui se mettent à chasser les chevelures avec la même bonne volonté qu'ils chassent la pelletterie pour la Compagnie de la baie d'Hudson, et sans y voir plus de mal. C'est ainsi que le trafic

gagne la prairie. Au XVII^e siècle tous les Peaux Rouges savent scalper et ne s'en font plus faute. Et, la valeur marchande du trophée y aidant, ils viennent à considérer sa possession comme le témoignage d'une de leurs plus glorieuses actions d'éclat... La mystique s'en mêle, désormais le scalp est devenu un symbole de vaillance et d'adresse.

4. **NON.** C'est une erreur de croire, comme on le fait souvent, qu'un homme scalpe est a priori un homme mort. La blessure en elle-même n'est pas très grave et n'intéresse qu'une partie du cuir chevelu large à peine comme la paume de la main.

5. **OUI.** Car les hommes se réservaient la chasse, la pêche ; toutes les besognes de la vie quotidienne incombent aux femmes indiennes. Mais elles n'étaient pas considérées comme esclaves. Loin de là. Elles intervenaient souvent aux décisions du Conseil de la tribu. La mère indienne avait le droit d'interdire à ses fils de « partir sur le sentier de la guerre ». Certaines femmes se virent attribuer le commandement suprême de la tribu. Telles furent, entre autres, Awashonks, qui fut le chef des Seconsit en 1671, et Wamamoo, Sachem des Wampanoags (1662).

6. **OUI.** L'existence des Indiens était basée sur l'utilisation de tous les produits fournis par ce précieux animal : le bison. La migration constante des bisons entraînait celle des Indiens.

La peau du bison servait à fabriquer les tentes des Indiens, les coffres, les vêtements, les chaussures, la coque des pirogues, les courroies, les lanières, étuis, fourreaux, etc. La peau du bison revêtue de sa toison était employée pour les lits, les couvertures, les manteaux. Les os donnaient des pelles (avec l'omoplate), la plupart des outils, des aiguilles, des pointes de flèches et de harpons, des ornements ou des parures de cérémonie.

Les tendons et les intestins fournissaient des cordes d'arcs, des liens divers des lacets. Les cornes servaient com-

recipients. Les Indiens tiraient de la graisse et de la bouse séchée une matière combustible, des sabots, une gélatine employée comme colle ou comme vernis ; de la cervelle, un produit susceptible de tanner le cuir. Rien n'était perdu du corps du précieux animal.

7. **OUI.** L'anéantissement des Indiens ne fut pas une conséquence indirecte de la destruction des troupeaux de bisons qui étaient la ressource capitale pour les tribus mais un but, prévu et méthodique. Le général Phil Sheridan le proclama hautement lui-même devant le Sénat du Texas, en 1875, tandis que quelques représentants parlaient de voter une loi pour modérer le massacre. « Laissez donc les tueurs faire leur besogne et vendre leur butin jusqu'à ce que tous les bisons soient exterminés ! déclara-t-il. C'est la seule façon de faire avancer la civilisation ! »

8. **NON.** C'étaient à la fois les prêtres et les médecins des tribus. Bien sûr, ils entouraient leurs faits et gestes d'incantations magiques mais ils savaient guérir réellement certaines maladies et soigner efficacement les blessures. Grâce à la science extraordinaire et la connaissance approfondie qu'ils avaient des plantes.

9. **NON.** Geronimo était un chef héroïque et courageux. Il appartenait à la tribu des Apaches. Il lutta contre les crimes et les atrocités des Blancs. Sa mère, sa femme et ses enfants ont été égorgés par les Mexicains. Dans les combats, il épargna toujours les blessés, les enfants, les femmes et les vieillards blancs.

Il voulait protéger les territoires indiens et s'opposa par tous les moyens qu'il avait à la déportation des Indiens vers des régions désertiques où la mort seule les attendait.

10. **OUI.** En effet, 5 nations indiennes dites « les 5 tribus civilisées » : Choctaws, Cherokees, Creeks, Séminoles, Checkasaws, adoptèrent le système d'écriture d'un Cherokee, Sequovak, inventa. Ils

imprimèrent la Bible en langues cherokee et creek. Les Cherokees publièrent un journal. La plupart de ces 5 tribus fixèrent leurs lois par écrit. Les Cherokees rédigèrent une constitution en bonne et due forme.

Les 5 tribus se civilisaient, développaient leurs artisanats, cultivaient leurs champs, élevaient du bétail, s'éduquaient... mais pour leur malheur de l'or fut trouvé sur leurs terres. Alors ce fut la ruée des Américains, qui les chassèrent, les déportèrent vers l'Oklahoma...

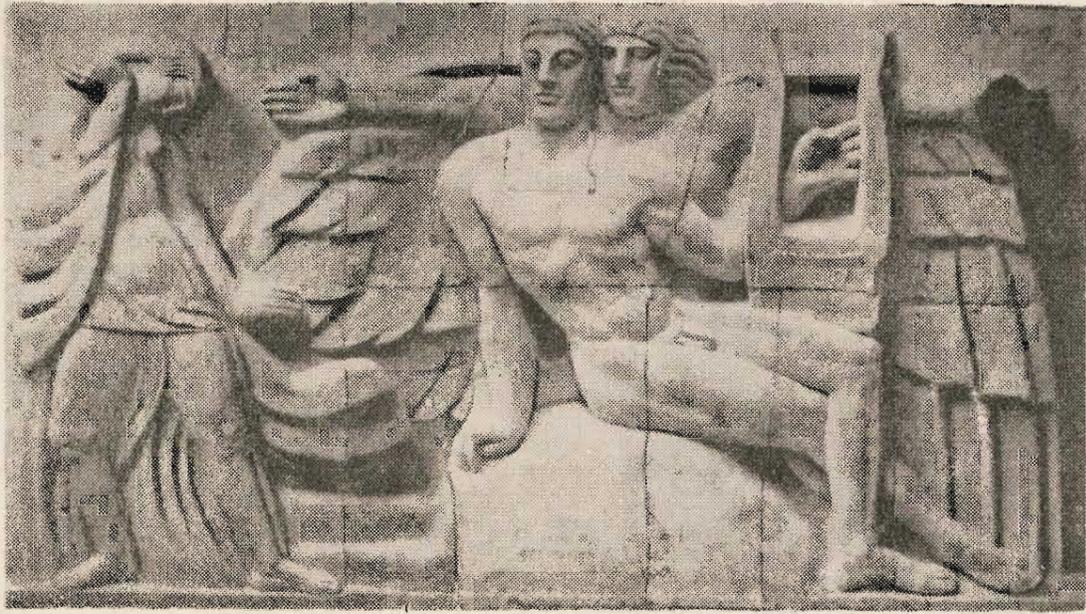
Savoir dormir...

c'est
savoir vivre !



dormez
SIMMONS

EN VENTE dans toutes les bonnes
Maisons de Literie et d'Ameuble-
ment et les grands Magasins.



BOURDELLE : Apollon et sa Méditation (haut-relief central de la façade du Théâtre des Champs Élysées)

BOURDELLE et le Cinquantenaire du Théâtre des Champs-Élysées

EVÉNEMENT majeur de la saison : la légitime célébration du Cinquantenaire du Théâtre des Champs-Élysées, ouvert en avril 1913 et dont l'histoire s'identifie à l'histoire même — et la plus brillante — de l'art du spectacle, de la musique symphonique, du théâtre lyrique et dramatique, de la danse — voire du music-hall au cours des cinquante années écoulées.

Il était juste que deux expositions rendent hommage à son architecte, Auguste Perret, pionnier du béton armé, et à l'équipe d'artistes, peintres, tels que Lebasque, Maurice Denis, K.-X. Roussel, Marval, sculpteur qui ne fut autre que Bourdelle, dont fut considérable la part prise par lui à la confection même des plans de la façade.

Deux expositions donnent la pleine mesure de la qualité du labeur accompli sous l'impulsion du maître d'œuvre : au musée Antoine Bourdelle, celle qui réunit les dessins, croquis, esquisses, maquettes des panneaux, de la frise de la Coupole, des fresques et des hauts-reliefs intérieurs ou extérieurs ; l'autre au théâtre même où mille documents, portraits, souvenirs rappellent l'éblouissant palmarès des programmes de tous ordres avenue Montaigne.

(Un festival de trois mois — jusqu'en juillet — accumulant les festivités musicales, lyriques et chorégraphiques, renouvellera d'ailleurs les prouesses d'hier).

Nul amateur ne peut manquer ces manifestations.

Le luxuriant printemps 1963 de la vie des Arts à Paris

La « Belle Époque » se flattait de la fidélité d'un marronnier des Champs-Élysées à la date du 20 mars où, virtuellement, les Parisiens admiraient sa floraison. Fini, le temps des fidélités légendaires : pas un marronnier n'a éclairé ses chandelles blanches ou roses... Mais il est une floraison printanière qui n'a pas plus fait défaut à l'an 63 qu'aux années précédentes : celle des affichettes annonçant des expositions particulières. A peine une légère

diminution perceptible aux seuls initiés, sensibles aussi à la discrète évolution de quelques galeries dans le choix des œuvres présentées dans les « accrochages ». Mais, en dépit de l'affreux, de l'interminable hiver, peinture et sculpture s'affirment si bien, avec le concours de la gravure... comme les trois mamelles de la vie artistiques de Paris, que rien ne paraît altérer ni ralentir la vitalité de l'art français actuel, dans toute sa diversité.

LES NOMBREUX SALONS OU L'ON CAUSE...

Il y eut, bien sûr, l'habituelle succession des salons ; la mi-mars vit se clore celui des Peintres Témoins de leur Temps sur l'attribution de son prix destiné à la Critique à notre confrère Pierre Cabanne, du journal « Arts », et du prix réservé à un peintre, à Jean Commère, dont « Droit et Liberté » avait, en son temps, signalé la toile — l'une des rares qui constituaient vrai-

l'éclat des fleurs de Lelong, de Berthomme Saint-André, des filles-fleurs, de Marguerite Bordet, etc...

Voici peu de jours, s'est close, Galerie Drouet, une exposition remarquable par la gravité chaleureuse de ses coloris, par l'intense vie intérieure qu'y exprimaient les personnages dus au talent d'Hélène Madelin ; mais l'on peut encore admirer l'une des présentations qui marqueront cette année d'une pierre blanche dans la carrière de Jansem. Du « populisme » rude et anguleux presque de ses débuts, voilà douze ans, certes subsiste la totale sincérité de sa généreuse et perméable fraternité pour les humbles et les déshérités de la vie. Mais la palette de l'artiste s'est enrichie d'une délicatesse somptueuse de nuances dont la matière enrobe les figures, les corps en pleine pâte. Une émotion profonde se dégage des effigies de ces paysans et paysannes des Abruzzes, soutenus ou aveuglés par leur mysticisme (Galerie Hervé).

Chargé des lauriers cueillis au Musée de Rouen et Galerie Drouant, Sébire s'en est allé en Espagne en quête d'horizons nouveaux, tandis que Bernard Buffet, ses Venise imposantes dispersées à travers le monde, retournait en son château de Provence, non loin de Guerrier, « dépouillé » de toutes les toiles puissantes qu'il rapporta d'Anatolie.

De sa Normandie, Braque, lui, envoyait au Musée des Arts Décoratifs, les versions inédites de ses thèmes favoris : profils de femmes, oiseaux, poissons, etc... Des toiles ? Non : des bijoux dont il dessina les maquettes et choisit la matière en lapidaire émérite, transformant ainsi des salles du Pavillon de Rohan en Cassette d'un satrape de Golconde avec le concours du joaillier Roger de Lowenfeld.

Dans sa galerie-musée, Katia Granoff, après un juste hommage rendu à la statuaire si personnelle, si expressive de Chana Orloff et une intéressante sélection de sculpture animalière, consacra ses cimaises à l'un des artistes dont la disparition prématurée priva l'art français d'une œuvre qui eût été sans doute l'une des plus remarquables du siècle : La Patellière.

Si jeune qu'il se soit éteint, il n'en est pas moins vrai qu'il restera comme un représentant typique de la grande tradition française, par son aptitude à intégrer réalité, charme et pensée dans ses scènes bucoliques, tout imprégnées d'effluves champêtres.

Galerie Villand Galanis, précédant Estève, Charles Lapicque a apporté une nouvelle fois la preuve de sa personnalité hors série, faite autant de savoir technique que de méditation, de maîtrise de chromiste, virtuose de la chimie des couleurs et de dessinateur apte à composer, sur le thème : « Lions et Tigres » des gerbes de visions qui sont une fête pour le regard.

Qui croirait encore possible de révéler un impressionniste : j'entends un impressionniste du temps des grands impressionnistes ?.. C'est pourtant ce que vient de faire la galerie Ror Volmar en présentant un ensemble d'œuvres de Lauvray, mort voici quelques années, mais qui, jeune, avait eu le bonheur d'être admis dans l'intimité de Monet et qui, voisin du patriarche des Nymphéas, peignit souvent près de

lui. Son nom, désormais, restera comme un authentique disciple des maîtres du plein air.

C'est un de leurs émules les plus marquants qui est maintenant l'hôte de la galerie Durand-Ruel : Valtat. Il est ici représenté par des toiles datées des vingt premières années de sa belle carrière. On l'y voit sensible aux courants qui, du synthétisme de Gauguin au divisionnisme de Seurat, venaient modifier, vivre, bouleverser la technique des premiers impressionnistes. Excellente, très intéressante exposition donc que celle-ci, coïncidant avec la parution d'un ouvrage dû à la compétence de Raymond Cogniat.

Maintenant aussi, de nouveau Katia Granoff appelle les amateurs à honorer avec elle l'un de « ses » peintres de toujours : Bouche, dont les œuvres ont gagné avec le temps la patine qui ajoute aux vertus premières d'un colorisme tout personnel en ses natures mortes, ses paysages, ses fleurs dont la pâte épaisse étouffe au premier abord, mais dont elle laisse peu à peu ressentir la vie profonde et le mystère persuasif.

Ne nous targuons pas de dresser un tableau même cursif de l'actualité récente ou présente. Car il conviendrait encore — sans parler du volet non-figuratif du dyptique à réaliser — de parler de la gravure très à l'honneur en cette fin de trimestre. Après le Jeune Gravure, au Musée d'Art Moderne, ce sont les Peintres-Graveurs qui ont convié leurs fidèles à contempler les fruits nouveaux de leur maîtrise à la Bibliothèque nationale. Camille Pissarro y apparaît sous un aspect rarement entrevu — alors que non loin de la galerie Mansart, Bredin ressuscite avec son fantastique, ses rêves traduits sur le cuivre avec une confondante adresse. Et Lotiron, Segonzac, Buffet, Hermine David, Brianchon, Waroquier, etc..., renouvellent autour de Pierre Dubreuil, les sortilèges de leur beau « métier ». C'est un aussi vif, un aussi légitime éloge qu'il s'agirait d'écrire sur deux admirables expositions d'estampes : celle (hélas, close) des « manières noires », d'Avati et celle (actuelle) des eaux fortes et lithographies de Minoux, Galerie Sogot-Le Garrec.

Avant d'arrêter là notre course, retenons encore la bien séduisante exposition où (Galerie Pierre) une artiste peu tapageuse, mais remarquablement douée capte sur ses toiles les grâces les plus précieuses des aubes subtiles sur la mer : Agathe Vaïto, qui du même coup, ajoute au pouvoir du figuratif de transcender le réel au gré d'une sensibilité profonde.



Une figure tragique des « Processions » de JANSEM (Galerie Hervé)



BENN : Portrait de Georges Duhamel (Salon des Indépendants)

Deux jeunes artistes français honorés à l'étranger

Ils ont nom l'un Georgein, l'autre Menguy — un Basque d'origine, un Breton authentique. Tous deux munis d'une solide culture générale et plastique.

Un ami les présenta l'un à l'autre et tous deux — en attendant la consécration de Londres — ont eu le plaisir, la fierté de se voir apprécier à Francfort-sur-le-Main. (Georgein pour l'instant expose seul à Bruxelles.)

Figuratifs tous deux, certes... Mais sur des pensées anciennes ils font des vers nouveaux, chacun avec son chromatisme personnel, ses rythmes — et les suggestives résonances d'une sensibilité chargée de méditations.

par Guy DORNAND

ment l'interprétation plastique d'un « événement » Le Maquis. Ainsi fut une fois encore reconnue la croissante maîtrise de cet artiste qui ne doit rien qu'à la discrète probité d'une active carrière de fin coloriste et de sûr dessinateur.

Et puis ce fut la « Jeune Peinture », en net progrès par rapport aux années précédentes et où se distinguèrent, notamment tous les peintres qui se peuvent flatter d'avoir assimilé les leçons de dessin et de composition dont, en la gravité de leur climat coloré, les œuvres de Gromaire donnent un permanent exemple.

Vint, enfin, Comparaisons, fidèle à son titre, mais cette année, plus solidement, plus clairement ordonné.

Comme de coutume, les groupes invitèrent leurs visiteurs à une valse — hésitation entre la synthèse, placée sous les auspices de Villon et vaillamment conduite par Bordeaux-Le Perq et ses lieutenants Hilaire, Charlot, les tenants du figuratif, les seniors groupés par Delplanque, les juniors, par Boitel conviant le groupe de Rosny, Bourgeois, Collomb, Vinay, etc... Ce pendant que la section de l'expressionnisme abstrait, de l'informel, du lettrisme, de la nouvelle figuration veillaient à enlever au simple expressionnisme d'un Caillaux et d'un Mentor, le privilège de secouer la prunelle des spectateurs.

Demain, ce sera au tour des Indépendants, de démontrer que, sous l'impulsion du zèle infatigable de leur président Nakache, peintre de l'expressionnisme fantastique, la formule organique de la société illustrée par Signac et Seurat « ni jury, ni récompense » demeure, non seulement démocratique, mais bénéfique sur le plan pictural.

DANS LA VOIE LACTÉE des GALERIES

« Paris est en fleurs » : c'est Marcel Achard qui l'affirme en tête du catalogue de l'actuelle exposition de la Galerie Recio, mais ses fleurs... de spirituelle rhétorique pâlissent auprès de

Un récit inédit de JOE BOUSQUET

TEMOIGNAGE

C'EST à l'obligeance de Jean Paulhan, de l'Académie Française, que nous devons de pouvoir publier aujourd'hui un texte admirable du poète Joe Bousquet. Jean Paulhan, en effet, nous a confié un manuscrit inédit de l'écrivain, qui mourut à Carcassonne le 28 septembre 1950. Ce récit, souvenirs de guerre d'un homme que la guerre faucha en pleine jeunesse, et qui passa plus de trente ans de sa vie sur un lit de douleur, était dans l'esprit de son auteur, une riposte à l'antisémitisme de Céline. C'est en 1938 que Joe Bousquet l'écrivit. Il pourrait aujourd'hui — et il peut encore — répondre à Poujade et ses adeptes, à tous ceux qui voudraient mettre au ban de la France certains hommes, tout simplement parce qu'ils se nomment Bloch, Kahn, Dreyfus.

Ceux-là, pourtant, Joe Bousquet les a rencontrés sur le front, pendant la guerre, l'affreuse guerre 14-18. A l'époque où ces lignes furent écrites, personne, pas même les écrivains d'anticipation, ne pouvait prévoir les camps de concentration, ni les fours crématoires, ni — surtout — qu'un Poujade quelconque reprendrait à son compte des calomnies usées depuis l'Affaire Dreyfus à l'égard d'une catégorie de citoyens français. Et cela rend d'autant plus précieux le témoignage



d'un homme, qui payait de son isolement physique du monde, et de souffrances sans nom, son attachement à un idéal.

Joe Bousquet, né en 1897 à Narbonne, et fixé à Carcassonne, était un écrivain de qualité, méridional, bouillant et réfléchi. Une grave blessure, le 27 mai 1918, sur le front, devait définitivement le couper de sa vie active. On l'avait laissé entre la vie et la mort. La vie triompha. Mais c'est dans une chambre au cœur d'une maison de la rue de Verdun, à Carcassonne, que Joe Bousquet devait la poursuivre, sans revoir jamais, pratiquement, le ciel qu'il aimait.

Poète d'avant-garde, novateur, perpétuellement balancé entre la réalité et le rêve, sachant vaincre son infirmité, il conserva, jusqu'aux derniers instants de son existence un courage exemplaire. Sa chambre de travail était son seul univers... Mais il n'y vivait point isolé, bien au contraire. Des amis venaient le voir, d'autres lui écrivaient. Il éditait alors chez Denoël, qui publiait aussi Céline. C'est de cette rencontre que naquit le texte ci-dessous, que nous sommes les premiers à imprimer... Un « Témoignage » qui n'a rien perdu de son actualité...

JE n'avais que dix-huit ans quand j'ai été soldat. La guerre ne m'a rien appris. Il me fallait apprendre la guerre.

Nous l'évoquions par un faux orgueil ; comme on fête l'anniversaire d'un événement pour s'approprier la chance de l'avoir vécu. Chacun racontait la guerre afin de montrer dans sa nature la raison du hasard qui l'y avait mené.

NOUS avons avoué nos épouvantes. Mais, avoir l'horreur d'un événement, c'est n'en saisir que l'apparence et l'occasion. Pour approprier des faits à notre nature, nous les avons mis à l'échelle de ce qui pouvait ne pas être, nous avons pressenti leur fatalité avec notre ignorance du destin. Et ce lien d'une aventure inévitable avec le fortuit mêlait à notre répulsion l'arrière-goût d'un mauvais désir. Ainsi un drame nous émeut-il à ses circonstances tant qu'il ne nous a pas acquis à sa nécessité, tant qu'il n'a pas élevé la conscience de l'homme à la mesure de l'humanité.

ENTRE mon départ irréfléchi pour le front et le hasard d'une blessure qui m'en a retiré, il s'était écoulé deux ans d'une vie impénétrable. Pour connaître cette vie, il me fallait apprendre à parler de la guerre sans parler de moi.

Est-ce le mépris de ceux qui avont hérité d'elle ; ou bien qu'il fait trop sombre pour regarder devant soi et que l'on n'ose plus alors espérer que l'on a été ? Quand le témoin aura tué l'acteur, il ne subsistera que le témoignage.

DES faits que leur obscurité avait tenu secrets attendaient la faveur d'un temps obscur pour se révéler. Ce qui, en 1914, d'un bout à l'autre de la ligne de combat, mourut au premier coup de feu, ce fut le mensonge. Après, la guerre a été ce que certains hommes l'ont faite, parmi lesquels il en est quelques-uns dont le retour à la paix a tué les noms.

PAR une nuit de brouillard, dans une petite gare normande, on embarquait le renfort. Le lieutenant qui commandait le détachement était un jeune parisien très vif, violent. Il me demanda rudement pourquoi je ne portais pas mes galons d'aspirant.

Je m'étais si précipitamment décidé à le suivre que je n'avais pas eu le temps d'accommoder mes uniformes. C'était une réponse facile à lui faire. Il se mit à rire : « Le train s'arrête à Beauvais. Nous irons ensemble acheter vos insignes. »

Il m'avait installé dans son compartiment. Sa camaraderie attentive me rappelait d'une façon poignante que j'allais partager sa vie. Il montait au front comme volontaire, mais il savait pourquoi, et en me le disant, il a changé mon sort. Je l'observais en me demandant jusqu'à quel point nous étions semblables.

Dans des moments difficiles, je l'ai nommé tout bas. Et comme je n'ai jamais pu le lui faire savoir, j'espère que ce texte lui apprendra combien il m'a

secouru. Il m'avait dit que la seule façon pour un homme de montrer qu'il avait du cœur, c'était de veiller sur les vies qui lui étaient confiées. Il n'était que de le comprendre un peu mieux pour avoir des souvenirs moins chargés de tristesse.

Au XX^e corps où j'ai fait la guerre dans un autre régiment que le sien, on parlait souvent de lui, et des regards se tournaient vers moi aussitôt que je prononçais son nom : il était réputé pour sa bravoure, mais c'était une bravoure qui le faisait aimer, on me félicitait de l'avoir suivi. Il s'appelait Bloch, il était lieutenant au 26^e régiment d'infanterie, onzième division.

J'AI eu un ami. J'ai eu la chance de le trouver le jour même où Bloch me quittait.

Le Camps des Célestins où j'étais arrivé vers le soir était un dépôt de combattants. A la limite de la zone de tir, ce versant boisé abritait une réserve où la vague des fantassins en ligne puisait des remplaçants. C'est là, au foyer même de la bataille, qu'en novembre 1916, j'ai fait la connaissance de Kahn. Il était médecin auxiliaire dans le bataillon où l'on allait me verser.



Parmi ces jeunes gens qui devaient mourir, ou mal survivre à la tuerie de 1914-18, Joë Bousquet a rencontré ses amis : Bloch, Kahn, Dreyfus... (photo extraite du film de Jean Aurel : « 14-18 », Rank dist.)

Les chefs ne comprenaient déjà plus les combattants. Entre deux attaques, Kahn avait organisé un match de football entre l'équipe de Paris et celle du XX^e corps ; et le recours à ce divertissement avait scandalisé les généraux. D'accord avec les médecins-inspecteurs, ils empêchaient mon ami de devenir aide-major. Cela amusait Kahn qu'on ne l'aimât pas : il comprenait leur aveuglement. Il savait que la fantaisie offense le pouvoir.

C'était le temps où la mort arrangeait tout. Souvent, elle épargnait les plus braves ; et Kahn était toujours plus près d'elle que ceux qu'elle allait frapper. Tant de fois, à des hommes saignés par des éclats de bombe sa présence en pre-

mière ligne avait rendu la vie, il avait tant d'honneur et sa réputation d'héroïsme allait si loin qu'il fallût bien oublier qu'il était jeune ; et doux et gai comme un enfant. Il était enfin aide-major depuis plusieurs semaines quand on a fait de moi un sous-lieutenant.

Les séjours qu'il accomplissait par ordre dans les écoles de perfectionnement étaient coupés de permissions libellées pour Paris et qu'il passait frauduleusement avec nous, à Verdun, au Chemin des Dames. D'autres que lui ont été justement admirés ; mon camarade de combat Perret, Tarbès, Hayer ; mais ces hommes magnifiques se souviennent que Kahn était leur modèle et qu'ils n'ont été eux qu'à force de l'imiter.

BLOCH était un chef. Kahn a été mon ami. Une nuit, à l'heure déchirante du combat corps à corps, j'ai rencontré mon maître : il s'appelait Dreyfus.

C'était en Belgique, le 25 avril 1918. En s'emparant du Mont Kemmel, les Alle-

Mont Kemmel, me sera reconnaissant d'avoir dévoilé le nom de celui qui a changé l'issue de l'engagement. J'ai déjà dit qu'il s'appelait Dreyfus.

«L'ATTAQUE avait eu lieu de nuit », déclare le général dans son magnifique ouvrage (1), « par un brouillard si épais que la marche avait eu lieu à la boussole. » « Une certaine avance avait été réalisée jusqu'au grand Kemmelbeck, mais elle avait été ensuite perdue. »

Nous avions avancé au petit bonheur. Non seulement la compagnie Houdard, dont je faisais partie, s'était perdue, mais encore elle avait égaré un peloton, ramassant, par contre, une forte équipe de mitrailleurs.

Le capitaine Houdard me déclara que nous allions exécuter en isolés la mission du bataillon ; et nous fit adopter aussitôt la formation d'un groupe envoyé en reconnaissance. Cependant, au moment de sauter sur les avant-postes ennemis, je m'avisai qu'il était absurde d'emmener des mitrailleurs ; et, au sous-officier qui les commandait je signifiais que sa place n'était pas prévue dans le coup de main qu'une initiative téméraire substituait à l'attaque manquée. Cet homme s'est moqué de mes craintes ; et il a voulu partager nos dangers comme s'il avait pressenti que, sans lui, nous n'aurions pas la force de les surmonter.

Après avoir franchi un réseau de fil de fer barbelé, nous avons bousculé une patrouille. Il fallait faire vite ; des fusées rouges et blanches montaient des lignes ennemies et s'éteignaient dans la brume qui couvrait déjà les prairies. Je désignai l'emplacement où les pièces resteraient en position d'attente. Homme par homme, la demi-section du sergent Picoche prenait place pour le dernier bond.

A la lueur d'un incendie qui venait de s'allumer dans nos lignes, j'ai vu Dreyfus sourire : « Vous auriez tort, mon lieutenant, de croire, me dit-il, que vous n'aurez pas besoin de moi. » Suivit un bref débat que ne pouvait trancher le capitaine, car il s'était détaché avec quelques grenadiers pour fouiller une chaumière qui menaçait notre flanc droit. A son tour, mon deuxième sous-officier me faisait dire qu'il était prêt. Soudain, Picoche, qui avait franchi le ruisseau, poussa un cri que tous les hommes répétèrent. Je ne commandais plus. Chacun allait où son instinct le portait. Dreyfus courait devant moi. En quelques minutes, nous étions installés dans la position allemande. Mais le jour se levait, dénonçant notre faiblesse. Que serait-il arrivé si nos mitrailleuses étaient restées sur l'autre rive de Kemmelbeck ?

«L A reprise de l'attaque allemande », dit le général Rouquerol, « avait été fixée à huit heures par ordre de la veille. Le chef-d'état-major de la quatrième armée rendait compte que l'attaque restait fixée à 8 heures le même jour. En dépit des ordres d'attaque, les

(1) La troisième bataille des Flandres : Le Kemmel 1918 (Payot). Parfaitement documenté, écrit avec intelligence et avec goût, ce livre remarquable a droit à tous les éloges.

J'étais cet officier. Le général Rouquerol, qui vient d'écrire un livre sur le

(Suite page 6)